



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

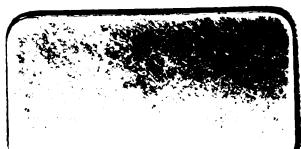
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

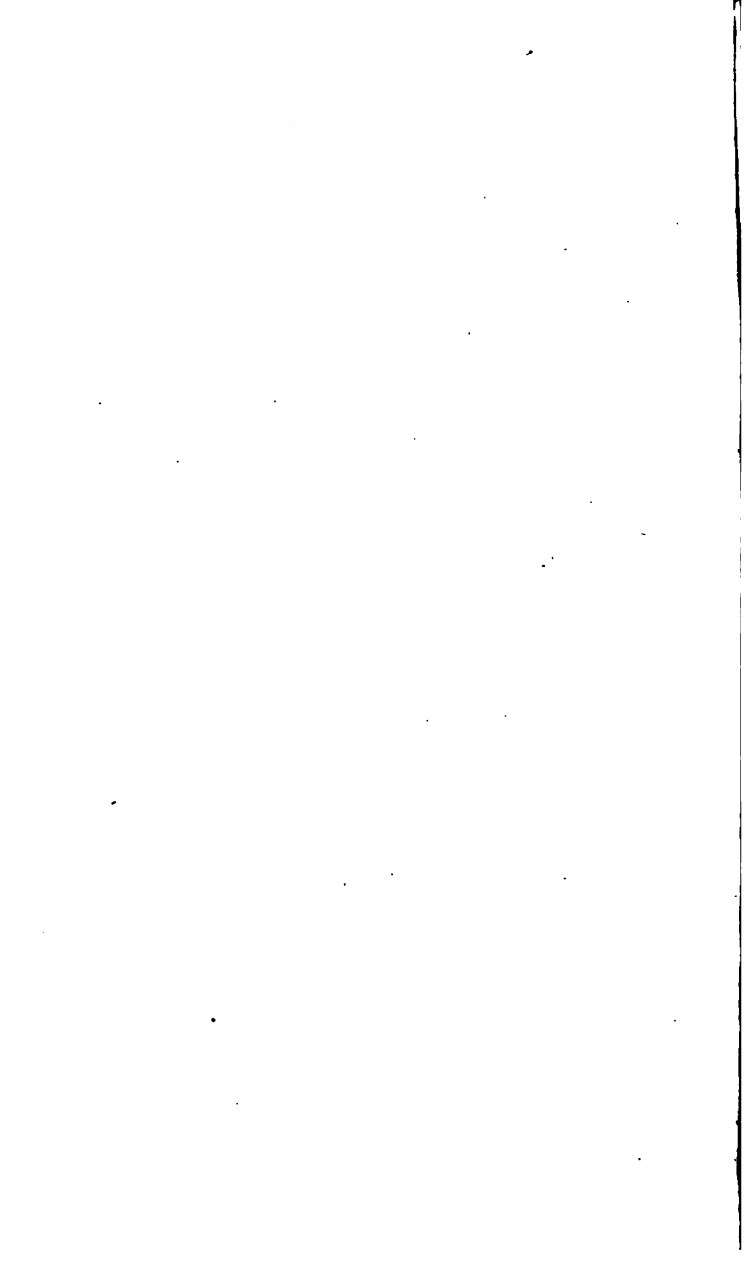




Vet. Fr. II B. 819







AMOUR POUR AMOUR. COMÉDIE

De Monsieur DE LA CHAUSSÉE, de
l'Académie Française.

EN TROIS ACTES EN VERS,
Avec un Prologue.

Représentée sur le Théâtre de la Comédie
Françoise au mois de Janvier 1742.

Le prix est de 30 sols.

Si qu'un bouquet donné d'amour profonde,
C'étoit donné toute la terre ronde. *Marot.*



A PARIS,

Chez PRAULT Fils, Quay de Conty, à la
descente du Pont Neuf, à la Charité.

M. D C C. X L I I.

Avec Approbation & Privilège du Roy.

*Nom des Acteurs de la
Comédie.*

NE F'E'E, sous le nom d'Assan.
Mlle. Dumesnil.

ZOR, Génie, M. Grandval.

A LEG, second Génie. M. Armand.

EMIRE. Mlle. Gauffin.

NADINE. Mlle. Dangeville.



A



Aimable & c
Ne peuvent c

Si je n'ai poin
Je n'en dois,
Tes charmes e

Qu'ils te soien
Tes yeux n'ont
Et je ne puis p

ANCIEN



A ZEMIRE.



Toi qui m'as prêté tes talens enchan-
teurs ,

Assemblage parfait des dons les plus
flatteurs ,

Elève & modèle des grâces ?

Aimable & cher objet , que Thalie & ses sœurs

Ne peuvent couronner que de ces mêmes fleurs

Que tu fais naître sur tes traces.

Si je n'ai point encore essuyé de revers ;

Je n'en dois, qu'à toi seule, un éternel hommage ;

Tes charmes & ta voix sont l'ame de mes vers.

Mais, que dis-je, ils sont ton ouvrage,

Qui les inspira , les a faits ;

Qu'ils te soient consacrés par la reconnoissance.

Tes yeux n'ont rien laissé de plus en ma puissance,

Et je ne puis t'offrir que tes propres bienfaits,

THE END

It is the end of a long and
difficult journey. The path
has been marked by many
trials and tribulations, but
we have reached the final
destination. The work is
done, and the mission is
complete. We have achieved
our goal, and the time has
come to say goodbye to
this world. The journey
has been long, but it has
been worth it. We have
seen the beauty of the
world, and we have
experienced the joy of
life. Now it is time to
rest. The journey is over,
and the end has come.

AMOUR

A M O U R
POUR AMOUR,
C O M E D I E

En trois Actes, en Vers.

ACTEURS DU PROLOGUE.

L'AUTEUR.

UN AMI de l'Auteur.

UN JEUNE SOT.

DAMIS.

La Scène est sur le Théâtre.



PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

L'AUTEUR , L'AMI DE L'AUTEUR.

L' A M I.



A foi , pour un Auteur , c'est avoir
du courage

Que de venir ainsi faire tête à l'o-
rage.

L' A U T E U R.

On n'a que des soupçons , qui seront dissipés
Sitôt qu'on me verra si fort en évidence.

Comptez que les plus fins y seront attrapez.

D'ailleurs, je veux savoir au vrai ce que l'on pense

M'entendre , sans détour , juger de vive voix ;

Peser le bien , le mal , la loüange , le blâme ;

Récapituler tout dans le fond de mon ame ,

Et recueillir de quoi mieux faire une autre fois.

L' A M I.

Ma foi , l'intention est très-bonne , sans doute :

A ij

4 PROLOGUE.

Mais l'exécution ?

L' A U T E U R.

Je sçais ce qu'elle coûte.

L' A M I.

Vous êtes inquiet ?

L' A U T E U R.

Où peut-il s'être mis ?

L' A M I.

Qui cherchez-vous de l'œil ?

L' A U T E U R.

Je ne vois point Damis.

L' A M I.

Il ne manque jamais une Pièce nouvelle.

L' A U T E U R.

- Oh ! je ne doute pas qu'il ne vienne aujourd'hui.

Il sçait bien que ce jour est un grand jour pour lui ;

Et que plus d'un Bureau d'esprit mâle & femelle,

De ses Décisions Echo toujours fidelle,

Attend ce qu'il dira pour se déterminer ,

Pour juger comme lui , sans rien examiner.

L' A M I.

Sa Sentence, je crois, n'est pas toujours mortelle.

L' A U T E U R.

Mais il est clef de meute ; on le suit au hazard ;

Et malheur aux Auteurs ; du moins à la plupart

Il est, & fut toujours en butte :

C'est un homme excellent pour hâter une chute.

PROLOGUE.

5.

L' A M I.

Le beau talent !

L' A U T E U R.

Aussi l'a-t'il , jusqu'à ce jour ,
Exercé , sans quartier , sur les Pièces qu'on donne.

L' A M I.

Il est bien attrappé , quand une Pièce est bonne.

L' A U T E U R.

Un Auteur qui fait bien , lui joue un mauvais tour.

L' A M I.

Pourquoi donc ?

L' A U T E U R.

Ah pourquoi ? Quand une Comédie
Est , par malheur pour lui , justement applaudie ,
Que diable voulez-vous qu'il en dise ?

L' A M I.

Du bien.

L' A U T E U R.

Eh , ne voyez-vous pas qu'il iroit trop du sien ?
Il croiroit déroger , en donnant son suffrage.

L' A M I.

Déroger ! Et comment ?

L' A U T E U R.

En loüant un Ouvrage.

L' A M I.

Mais il faut être fou pour se l'imaginer.

A iij

PROLOGUE.

L' A U T E U R.

En matière d'esprit, on ne veut point de Maître.
Sur les gens du métier on aime à dominer.

On s'érige en Juge, on veut l'être.

On se met au dessous de ceux qu'on applaudit :

Au lieu, qu'en se rendant difficile & caustique,

On se met au dessus de ceux que l'on critique.

Outre que l'amour propre y fait mieux son profit,

Le rôle de Censeur a bien plus de ressource.

La louange est si sèche, elle produit si peu !

Mais la Critique abonde ; elle coule de sources,

Anime le Génie, & lui donne du jeu ;

Le rend vif, pétillant, ironique, fertile ;

Le fournit de bons mots qui, trottant par la Ville,

Font citer leur Auteur, & penser comme lui.

On ne brille jamais mieux qu'aux dépens d'autrui.

L' A M I.

Cela pourroit bien être.

L' A U T E U R.

Ah ! Vous pouvez m'en croire,

L' A M I.

Ma foi, serviteur à la gloire,

Sans être cependant aveugle admirateur,

Pour moi, j'embrasserois l'honnête-homme d'Au-
teur

Qui me régalerait d'un excellent Ouvrage.

Je lui donne du moins hautement mon suffrage ;

*P'applaudis franchement sans en être fâché,
Sans regretter l'encens que je donne en échange :
Parbleu , c'est du plaisir que je paye en louange ;
Et je pense que c'est l'avoir à bon marché.*

L' A U T E U R.

Je suis de votre avis . . . Mais qui vois-je paroître ?
De grâces, dites-moi quel est ce nouvel Estre.

L' A M I.

Et qui donc ?

L' A U T E U R.

Cet Adolescent

Que l'on voit depuis peu , comme un Astre nais-
sant ,

Commencer sa carrière , & parfumer le monde :

De l'ambre qu'il exhale une lieue à la ronde.

Eh, le voici lui-même avec tous son éclat ,

Qui sort de la coulisse , armé de sa bourse.

L' A M I.

La définition en sera bientôt faite.

Ce n'est qu'un jeune Sos qui voudroit être un fat.

Ah ! le voici qui nous regarde.

Il va nous aborder si nous n'y prenons garde.

Tâchons de l'éviter.

PROLOGUE.

S C E N E I I.
LE JEUNE SOT, L'AUTEUR,
L'AMI.

LE JEUNE SOT.

Où diable courez-vous ?

L'AMI.

Nous allons nous placer.

LE SOT.

Parbleu, vous êtes fous,

L'AMI.

Pourquoi ?

LE SOT.

Dans un moment vous serez à votre aise.

Prétendez-vous rester ?

L'AMI.

Si vous le trouvez bon.

LE SOT.

Restez, amusez-vous beaucoup.

L'AMI.

Et pourquoi non ?

LE SOT.

Vous ne savez donc pas ?...

L'AUTEUR.

Que la Pièce est mauvaise ;

PROLOGUE. 9

L E S O T.

Fiez-vous à l'Affiche ! On va faire un beau bruit.

L' A M I.

Qu'est-il donc arrivé ? Peut-on en être instruit ?

L E S O T.

Point de Pièce nouvelle : oui , vous dis-je , elle est
nulle ;

On ne la donne point. Rien n'est plus ridicule.

L' A M I.

Mais le sçavez-vous bien ?

L E S O T.

Attendez un moment.

Suivant toutes les apparences ,

L'Orateur de la Troupe , après trois révérences ,

Vous va faire un sot compliment ;

Et puis , du Bajazet , tant qu'il pourra s'étendre ;

Que vous serez prier très-humblement d'entendre.

A votre avis , le tour vous paroît-il galant ?

Du Bajazet ! ma foi rien n'est plus régaland !

Qu'en dites-vous ? Parlez , je veux voir la dérour.

L' A M I.

Ce que vous m'apprenez , m'étonne.

L' A U T E U R.

Et moi , j'en doute.

L E S O T.

J'ai vu dans les foyers les Acteurs en Turban ,

Les Actrices en Doliman.

A

10 PROLOGUE

Repliquez. Vous riez ?

L' A M I.

Jé n'ai point de repliques

LE S O T.

Peut-être les Acteurs, en ce moment critique ;
Un peu mieux avisés, ont craint un mauvais sort.

Mais n'importe ; la Troupe a tort.

Une Pièce nouvelle est toujours assez bonne.

Les vieilles à-présent n'amulent plus personne.

L' A M I.

Et celle qu'on devoit aujourd'hui nous donner,
Vous est-elle connue ?

LE S O T.

On m'en a fait l'histoire.

L' A M I.

Eh bien ?

LE S O T.

Je n'en ai pas surchargé ma mémoire.

L' A U T E U R.

Ce que nous dit monsieur, a de quoi m'étonner ;
Car l'Auteur ne lit guere, autant qu'on m'a pu dire.

LE S O T,

J'avois pourtant promis de me la laisser lire.

La Lecture devoit s'en faire un certain jour,

(Lecture d'amitié s'entend) j'en devois estre.

Justement j'eus à faire un voyage à la Cour.

On remit la partie.

PROLOGUE. 25

L' A U T E U R. *A part.*

Ah , le Sot petit-Maitre !

L' A M I.

Mais à votre retour on sçût mieux ménager . . .

L E S O T.

Les femmes , à leur tour , ne purent s'arranger.

Tenez , la Pièce est malheureuse.

Cette fatalité , qui la poursuit ici ,

A fait qu'aucun projet ne nous a réussi.

L' A u t e u r , je crois , m'en garde une tancune affreuse.

L' A M I.

Comment ?

L E S O T.

C'est qu'il comptoit un peu sur mes avis.

L' A M I.

Ah ! je n'y pensois pas.

L' A U T E U R.

Il les auroit suivis.

L E S O T.

Peut-être : mais du moins, il me l'a fait accroire.

L' A M I.

Vous vous intéressez fortement à sa gloire ?

L E S O T.

Oh ! beaucoup. Il peut s'en flatter.

L' A M I.

Vous le connaissez ?

P R O L O G U E.

L E S O T.

Fort.

L' A U T E U R. *A part.*

Oh ! je vais éclatter.

L' A M I.

Il est de vos Amis ?

L E S O T.

On ne peut davantage.

L' A U T E U R.

Cet aveu m'est bien cher ; je vous suis obligé.

L E S O T.

De quoi ?

L' A M I,

C'est que Monsieur est votre protégé.

L' A U T E U R.

Ah ! J'ignorois que j'eusse un si grand avantage.
Du jour qu'il vous plaira , nous n'aurons qu'à
datter.

Soyez toujours pour moi , Monsieur , ce que vous
êtes.

L' A M I.

A part.

Ouy , C'est-à-dire un Sor.

L E S O T *saltant.*

Monsieur. . . .

L' A U T E U R.

Ce sont des dettes.

PROLOGUE.

Que ma reconnoissance aura soin d'acquitter.

LE SOT.

Je connois tant d'Auteurs , que j'ai crû vous
connoître.

D'ailleurs , je suis ravi,

L' A U T E U R.

Non ; c'est moi qui dois l'être.

LE SOT.

Messieurs , je vous salue.

L' A M I.

Adieu donc.

LE SOT *de loin.*

Serviteur.

SCENE III.

L' A U T E U R. L' A M I.

L' A M I.

N'Etes-vous pas charmé de cette connoissance ?
Vous venez d'acquérir un nouveau protecteur.

L' A U T E U R.

N'ai-je point trop blessé sa sottise suffisance ?

L' A M I.

Il peut être fâché , mais non pas affligé.

Comptez qu'il est puny , sans être corrigé.

Mais Damis vient. Il a quelque chose à nous dire ;

Tenez-vous bien.

L' A U T E U R.

Pourquoi ?

L' A M I.

 Votre procès est fait,
Ne le voyez-vous pas à son air satisfait ?

S C E N E IV.

D A M I S *riant*. L'AUTEUR. L' A M I.

L' A M I.

P Eut-on rire avec vous de ce qui vous fait rire ?

D A M I S.

Je ris de la détresse & de l'épuisement
De ceux qui sont chargez de notre amusement
 Où nos faiseurs de Comedies
Vont-ils présentement chercher leurs rapsodies ?
Il est bien singulier que les Auteurs du temps
Ne puissent rien tirer de la source publique ;
Et que , pour leur fournir une Pièce Comique ,
Il faille un autre monde , & d'autres habitans !
Ah ! Bientôt ils iront se pourvoir dans la Lune !
Oui , les Auteurs iront.

L' A M I.

 C'est la même rancune
Que vous gardez toujours contre ces pauvres gens !

D A M I S.

Point du tout ; je suis juste , & des plus indulgens ;
Et j'éclatte , à regret contre leur ignorance.
Ne fournissons-nous plus à rire à nos dépens ?

PROLOGUE. 29

Est-ce que le bon sens a fait fortune en France ?
Et les Originaires y sont-ils moins fréquens ?
A la Ville , à la Cour , l'espèce manque-t-elle ?
Il me semble pourtant que la moisson est belle ;
Et que, sans en taxer directement aucun ,
Il en est parmi nous , plus de cent , au lieu d'un ,
Dont les Ministres de Thalie
Peuvent avec succès célébrer la folie.

L' A M I.

Que n'êtes-vous Auteur ?

D A M I S.

Vous vous moquez de moi.

L' A M I.

J'en serois bien fâché. Mais à-propos de quoi,
Où va cette tirade ? elle est pourtant fort belle.

D A M I S.

Parbleu, c'est à-propos de la Pièce nouvelle.

L' A M I.

On vous l'a lu apparemment ?

D A M I S.

Non : mais dans les Foyers une petite amie
M'en a fait à l'instant toute l'anatomic.

L' A M I.

C'est une Actrice , ah bon ! Suivant son sentiment
Cela ne vaut donc rien !

D A M I S.

C'est assez son idée :

Mais ce n'est pas par où l'affaire est décidée :

Car on peut appeller de ces jugemens-là ;

D'autant plus que, pour l'ordinaire ;

Une Actrice ne voit que le rôle qu'elle a.

S'il n'a pas l'honneur de lui plaire ;

Sur le reste, aussi-tôt, elle étend son arrêt.

L' A M I.

Et vous, sur son rapport, qu'est-ce qui vous déplaît

D'abord le titre est bon.

D A M I S.

Oui, s'il tient sa promesse.

C'est ce qu'on ne voit point pour la plupart du tems ;

Et je ne crois non plus au titre d'une Pièce

Qu'aux Affiches des Charlatans.

L' A M I.

Celle-ci, selon vous, ne peut qu'être mauvaise ?

D A M I S.

Très-mauvaise.

L' A M I.

Voyons.

D A M I S.

C'est que, par parenthèse,

La fable en est absurde.

L' A U T E U R. à part.

Ah ! Ceci me confond.

D A M I S.

D A M I S.

Oui, bizarre, apocriphe, étrange, imaginaire.

L' A U T E U R.

Elle peut n'être pas dans la forme ordinaire.

D A M I S.

Soyez sûr que la forme emportera le fond.

Voici d'abord sur quoi ma critique s'exerce.

Le lieu de la Scène est en Perse.

Les Personnages sont des François déguisez ;

Ou, si vous l'aimez mieux, des Persans francisez ;

Dont l'habit & le nom, suivant toute apparence,

Feront entre eux & nous la seule différence :

Car l'Auteur aura fait comme les autres font.

Sans doute il n'a pas pris la peine

De nous représenter des Persans tels qu'ils sont.

L' A U T E U R.

Ose-t'on aujourd'hui dépasser la Scène ?

L'Auteur en connoit le danger.

Imputez-en la faute.

D A M I S.

A qui donc ?

L' A U T E U R.

A vous autres ;

Qui ne supportez rien qui vous soit étranger,

Et qui n'admettez plus d'autres mœurs que les

vôtres.

Eh ! Comment varier vos plaisirs en ces lieux ?

18 P R O L O G U E .

Renfermez dans la sphère où le sort vous fit naître,
Vous bornez la nature à votre façon d'être.
Tout ce qui n'est point vous, est absurde à vos yeux.
Vous ne reconnoissez aucune autre manière
De parler, de penser, & même d'exister,
Que celle qui vous est propre & particulière.
Que faire ? L'on a beau réclamer, insister ;
Vous ne voulez plus voir, que vous, sur vos Théâtres.
Ou de vos préjugés soyez moins idolâtres,
Ou souffrez, puisqu'on cherche à combler vos des-
sirs ,
Que l'uniformité règne dans vos plaisirs.

D A M I S.

Vous êtes du métier, Monsieur, à vous entendre ?

L' A U T E U R.

Et vraiment oui, pour mes pechez.

D A M I S.

Je ne sçais pas pourquoi vous vous le reprochez :
Mais aurez-vous aussi la bonté de défendre
Une autre absurdité ?

L' A U T E U R.

Voyons-la ; j'y consens.

D A M I S.

L'Auteur a crû faire un chef-d'œuvre,
En mettant la Fée en œuvre.

L' A U T E U R.

C'est une nouveauté.

D A M I S.

Qui n'a pas le bon sens.
 - Commencez dui merveilleux & de l'imaginaire,
 Dans un tableau des mœurs, où tout doit être vrai,
 Dans un portrait naïf de la vie ordinaire,
 Dans une Comédie, enfin

L' A U T E U R.

C'est un essai,

D A M I S.

Qui tombera d'abord; comptez sur ma parole.

L' A M I.

Il peut plaire.

D A M I S.

Jamais. Le genre est trop frivole.

L' A M I.

Mais on s'y prête ailleurs,

D A M I S.

Qui, dans un conte bleu,

Ou sur le Théâtre Lysique :

On veut bien souffrir là, qui tous les chimériques

Mais à la Comédie, il n'en est pas ainsi.

L' A U T E U R.

N'est-ce pas de plaisir que vous cherchez ici.

D A M I S.

Où : mais on veut qu'il soit d'une certaine espèce.

Si-tôt qu'il extravague, il nous choque, il nous
 blesse.

Il a son caractère, il a son genre à part,

Prescrits dans tous les temps par les règles de l'Art.

L' A U T E U R.

Comment, vous prétendez lui donner des sa-
traves ?

Mais le connoissez-vous, le plaisir ?

D A M I S.

Je crois qu'oui.

L' A U T E U R.

Vous y gagnerez plus en dépendant de lui.

Loin d'être ses tyrans, devenez ses esclaves.

Ennemi d'un joug rigoureux,

Si tôt qu'il n'est plus libre, il devient l'ennui
même.

Renoncez au plaisir, ou changez de système.

Quand il cherche à vous rendre heureux,

Cessez de lui prescrire une triste formule.

Les moïens qu'il choisit sont toujours les meilleurs.

Quelque forme qu'il prenne, ici tout comme ailleurs

Croyez que le plaisir n'est jamais ridicule.

Son nom le définit. Dès qu'il est, c'est assez.

Les règles n'y font rien. Il est au dessus d'elles.

Quant à nous, ne soyons jamais embarrassés

Que de le présenter sous des formes nouvelles.

C'est à nous autres d'en trouver.

C'est à vous de les approuver.

L' A M I.

Eh mais, il n'a raison que diable au bout du compte.

PROLOGUE.

21

Nous ne devons ici proscrire que l'ennui.

D A M I S.

S'il est vrai, craignez donc la Pièce d'aujourd'hui.

L' A M I.

Elle peut réussir.

D A M I S.

L'épreuve en seroit prompte.

L' A M I.

Je me préviens pour elle.

D A M I S.

Ah ! je m'en réjouis.

Pour moi, je suis prévenu contre.

L' A M I.

Etes-vous toujours juste en pareille rencontre ?

D A M I S.

Seriez-vous curieux de perdre cent Louis ?

L' A M I.

Gagez contre Monsieur.

D A M I S.

...qu'il en est bien le maître.

L' A U T E U R à part.

Je ne risque déjà que trop.

L' A M I.

Cela peut être.

L' A U T E U R à *Damis*.

Et combien mettrez - vous ?

PROLOGUE.

D A M I S.

Autant.

L' A U T E U R.

Ah! c'est trop peu.

Quand il s'agit du sort d'une Pièce nouvelle,
 On a tant davantage à parier contre elle,
 Qu'on ne peut mettre moins de dix contre un
 au jeu.

Pour qu'elle reussisse il faut presque un miracle.
 Mais la Toile se lève.

D A M I S.

Adieu, Messieurs, adieu.

Je m'en vais me placer.

L' A M I.

Vous vous troublez ?

L' A U T E U R.

Morbien,

Son préjugé pourroit devenir un oracle.

P I N A N

Fin du Prologue.

L' A U T E U R

P I N A N

L' A U T E U R

P I N A N

AMOUR
POUR AMOUR,

COMEDIE

En trois Actes , en Vers.

ACTEURS.

UNE FE'E, sous le nom d'ASSAN;
Prince Persan.

AZOR, Génie, Amant de Zemire.

ZALEG, Génie, Amant de Nadine.

ZEMIRE.

NADINE.

Troupe d'Habitans & d'Habitantes.

*La Scene est dans un Hameau voisin
de Bagdat.*



A M O U R
 POUR AMOUR.
 C O M É D I E.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

A Z O R , Z A L E G .

A Z O R .



U fors d'avec Nadine ; & cet Objet
 charmant

T'aura communiqué son aimable en-
 jouiment :

Car on prend volontiers l'humeur de ce qu'on aime ;

N'est-il pas vrai , Zaleg ?

A M O U R

Z A L E G.

Je ris d'un stratagème ;
 Dont je vais essayer le succès en ce jour.
 Mais à quoi me sert-il d'être heureux en amour ?

A Z O R.

Comment donc ?

Z A L E G.

Si la Fée eût eu la moindre envie
 De nous laisser revoir un jour notre Patrie ,
 Dès long-tems sa promesse auroit eu son effet.

A Z O R.

Tu murmures ?

Z A L E G.

J'ai tort !

A Z O R.

Sans doute.

Z A L E G.

Tout-à-fait !
 Pour des êtres tels que nous sommes ,
 Il est fort amusant de vivre avec des Hommes ;
 Pour peu qu'en les connoisse , on en est bien-tôt
 las.

Notre mal est d'abord pour moi quelques appas ;
 Et je regretterai moins le séjour des Génies.

A tout prendre, il est vrai que, chez le genre hu-
 main ,

On peut rencontrer sous la main

POUR AMOUR.

27

Des Mortelles assez jolies ;

Et que, parmi l'espèce, il se trouve des cœurs,
Dont il nous seroit doux de nous rendre vainqueurs ;

Mais tout ce que l'on en peut dire,

Est que la Terre a ses plaisirs.

Hé comment pourroient-ils remplir tous nos desirs,
Puisqu'à ceux des Mortels ils ne peuvent suffire ?

A Z O R.

Tu n'as donc plus d'espoir.

Z A L E G.

Ma foi, je n'en ai plus.

A Z O R.

Va, nous verrons finir notre métamorphose.

Tu sçais la loi qu'on nous impose

Pout rentrer dans les droits dont nous sommes dé-
chus,

Z A L E G.

Oui, sous cette figure assez hétéroclite,

Je sçais qu'il faut nous faire aimer

D'un objet qui soit jeune, & digne de charmer :

C'est la condition que l'on nous a prescrite :

Nous avons satisfait à tout exactement.

A Z O R.

Il faut croire que non.

Z A L E G.

Comment ?

N'avons-nous pas rempli cette clause importante

Cij



A M O U R
A Z O R.

J'en doute.

Z A L E G.

Ah ! c'est à quoi je ne m'attendois pas.
 Quelque part où le sort ait promené nos pas,
 Quoi ! N'avons-nous pas fait vingt conquêtes pour
 une ?

Cependant nous voilà , tout comme au premier
 jour ,

Habitans enchaînez dans ce maudit séjour :
 Et la clause a pourtant été bien accomplie,

A Z O R.

Pour obtenir notre retour,
 Il falloit inspirer un véritable amour :
 Cette condition n'a pas été remplie.

Z A L E G.

En voici bien d'une autre ! Hé , qu'avons-nous
 donc fait ?

A Z O R.

Nous n'avons inspiré qu'un goût foible & volage ;
 Et l'on n'a pris, pour nous, qu'un amour de passage.

Z A L E G.

Ma foi , je n'en crois rien : je suis sûr de mon fait.
 J'ai plû , je me suis fait aimer.

A Z O R.

En apparence,

POUR AMOUR.

Z A L E G.

Et mais, on me l'a dit cent fois.

A Z O R.

Vainè assurance.

Z A L E G.

Vous me poussez à bout . . . Parbleu, j'en suis charmé ;

Vous verrez qu'on peut être heureux sans être aimé.

A Z O R.

Le véritable Amour n'est plus guère en usage.

Z A L E G.

Vous rafinez sur tout... Pour moi, je suis plus sage.

Nous serions, selon vous, pour jamais en exil,

Puisqu'on ne peut trouver de cet amour sincère !

Mais où se tient-il donc ? C'est donc une chimère ?

Et vous, Seigneur Azor, dites-moi, se peut-il

Qu'on n'ait point eu pour vous un amour véritable ?

A Z O R.

Ah ! rien n'est plus indubitable.

Mais laissons le passé, songeons présentement. . .

Z A L E G.

Croyez que le présent n'ira pas autrement.

A Z O R.

Et pourquoi donc ? Nadine, & l'aimable Zémire,

Sont capables d'aimer bien véritablement.

Z A L E G.

On se flate toujours de ce que l'on désire.

C iij

Aussi , que n'avez-vous aimé
 Cette Fée , à présent inflexible & cruelle ,
 Dont le cœur fut pour vous vainement enflammé ?
 C'est notre Souveraine. Elle étoit assez belle.
 Elle ne nous eût pas envoyez ici-bas ,
 Pour chercher un amour qui ne s'y trouve pas.
 Car, sur quoi fondez-vous un espoir qui m'étonne ?
 Si la Fée eût voulu nous laisser nos attraits ,
 Passe encor : mais Seigneur , Nous paroissions tout
 prêts

D'entrer dans la Saison qui précède l'Automne.

A Z O R.

Depuis que, sous ces traits, nous sommes déguisez,
 Ont-ils changé ?

Z A L E G.

Non : mais nos trésors épuisez. . . .

A Z O R.

En avons-nous besoin auprès de nos maîtresses ?
 Ce ne sont , à leurs yeux, que de fausses richesses.

Z A L E G.

L'amour le plus honnête en consomme toujours.
 Il vous est deffendu de dire qui vous êtes.
 Et vous ne pouvez faire entrer dans vos fleurettes,
 Tous ces mots consacrez aux plus tendres amours:
 Ceux d'*aimer* , d'*adorer* , de *flâme* , de *tendresse* ,
 Ne vous sont pas permis. La deffense est expresse,
 Vous en êtes réduit aux soins officieux ,

POUR AMOUR

31

Aux affiduités , au langage des yeux ,
Aux marques d'amitié.

A Z O R.

Que faire?

Z A L E G.

Quand on donne , on n'a pas besoin de commen-
taire.

Et pour vous achever , vous avez un Rival ,
Qui ne s'en tiendra pas à l'amour pastoral.
Ses grands airs , ses grands mots , son rang , son
opulence ,

Doivent emporter la balance.

Qu'avez-vous à pouvoir mettre en comparaison?
De l'esprit , du sçavoir , du sens , de la raison ,
Et le reste ; Seigneur , tout cela mis en somme
Fait tout juste en amour zero , je le sçais bien.

A Z O R.

Mais Affan n'est qu'un fat.

Z A L E G.

Et morbleu , n'est-ce-rien?

Pour l'ordinaire , un fat supplanté un honnête
homme.

C'est l'ordre. Attendez-vous à jouir de malheur.

A Z O R.

Ah ! Zémire , Zémire , aurois-je-la douleur
De vous voir devenir son heureuse conquête ?

Z A L E G.

Il a tout ce qu'il faut pour lui tourner la tête.

C iij

A M O U R.

Zémire aura le fort que tant d'autres ont eu.

A Z O R.

Ne la compare point à tout ce que j'ai vû.

Toute comparaison seroit injurieuse.

Z A L E G.

Je m'attendois à ce discours ;

Car , en fait de maîtresse , il arrive toujours

Qu'on croit que la dernière est la plus merveilleuse.

A Z O R.

Ah , quelle différence ! Et que j'ai de raisons

Pour excepter Zémire , & pour mieux juger d'elle !

A cet âge , où l'on croit qu'il suffit d'être belle ,

Zémire croit avoir besoin de mes leçons.

Que dis-je ? Elle en connoit le prix.

Loin de lasser sa complaisance ,

Mes conseils sont reçus avec reconnoissance.

Les progrès que j'ai faits , ne m'ont pas moins surpris

Que le fonds de son cœur & de son caractère.

Non , Zaleg , les soins assidus

Que je prends tous les jours d'une élève si chère ,

Pour Zémire & pour moi ne feront point perdus.

Z A L E G.

Et ne voit-elle rien à travers ce mystère ?

A Z O R.

Hélas ! je n'en sçais rien. Mais indépendamment

De l'ordre rigoureux qui me force à me taire ,
 Je n'aurois pas voulu me conduire autrement.
 Je crois que le plus sûr est de chercher à plaire ;
 D'aimer , avant que d'être un Amant déclaré.
 Un aveu bien souvent ne devient téméraire
 Que faute d'être préparé.

C'est ainsi que mes soins , agréés par Zémire ;
 La mènent pas-à-pas vers l'amoureux empire ;
 Elle s'attache à moi , sans s'en appercevoir.

Elle s'accoutume à m'entendre ;
 La sincère amitié qu'elle me laisse voir ,
 Se changera bientôt en amour le plus tendre :
 Ce moment n'est pas loin ; il viendra ; je l'attends.

Z A L E G.

Ce moment pourroit bien n'arriver de long-temps.
 Supposez que Zémire, à qui vous pourriez plaire ,
 Ait pour vous cet amour qui vous est nécessaire ;
 S'il demeure secret , il vous servira peu.

Il faut qu'elle en fasse l'aveu ,
 De façon que la Fée en soit bien convaincue :
 Autrement , marché nul , & l'affaire est rompue.

Il faut qu'avec sincérité ,
 Et sans aucune obscurité ,
 Zémire dise d'elle-même ;

J'aime Azor ; c'est Azor que j'aime.

Ce sont les mots prescrits.

A M O U R

A Z O R.

Helas ! je le sçais bien.

Z A L E G.

Tous les équivalens ne serviroient à rien.

A Z O R.

Zémire les dira.

Z A L E G.

La chimère est nouvelle !

Elle ne les sçait pas ; comment les dira-t-elle ?

A Z O R.

Comment ?

Z A L E G.

Oui ; répondez à cette objection.

A Z O R.

La nature & l'amour les lui pourront apprendre.

Z A L E G.

Ah Seigneur ! c'est fort bien le prendre.

En admettant la supposition ,

Pourra-t-elle , avec vous , en faire aucun usage ,

Que vous ne vous soyez déclaré son Amant ;

Que vous n'ayez parlé, comme on parle en aimant ?

Préviendra-t-elle votre hommage ?

Quand vous en seriez adoré ,

Ira-t-elle au-devant d'un amour ignoré ?

Elle doit vous laisser venir , & vous attendre.

Et vous vous attendrez tous deux.

POUR AMOUR. 35

A Z O R.

Ainsi le veut la Fée.

Z A L E G.

Ah ! je crois mieux l'entendre.

Je compte, en dépit d'elle, être bien-tôt heureux.

Sans craindre qu'elle s'en offense,

J'ai trouvé le secret d'ébludir sa défense.

Nadine va sçavoir, à n'en pouvoir douter,

Que je l'aime.

A Z O R.

Tu sçais ce qui peut t'en coûter.

Z A L E G.

Ne craignez rien pour moi. J'ai chargé du message

Certains jeunes oiseaux dressez pour cet usage.

Nadine, avant la fin du jour,

Aura bien entendu parler de mon amour.

A Z O R.

Va donc, & réüffis.

Z A L E G.

Je n'en suis pas en peine.

A Z O R.

Adieu.

S C E N E II.

A Z O R *seul.*

V Oici l'heure à peu près :
 Voyons dans la route prochaine
 Si Zémire n'est point sous ces ombrages frais.

S C E N E III.

Z E M I R E , N A D I N E.

N A D I N E.

N É ferions-nous pas mieux d'être avec nos
 Compagnes

A folâtrer ensemble au milieu des campagnes ?

Z E M I R E.

Ces prétendus plaisirs ne flattent plus mes sens.

N A D I N E.

En trouvez-vous ici de plus intéressans ?

Et peut-on préférer ces bois à nos prairies ?

Je voudrois égayer un peu mes rêveries.

Pour moi j'irois plutôt au bord de nos ruisseaux :

On entend leur murmure ; on voit couler leurs
 eaux ;

Assise sur les fleurs qu'ils font sans cesse éclore ;

POUR AMOUR. 37.

On en cueille ; on s'en pare ; on s'embellit encore ;

On y respire un air délicieux ,

Qui donne à nos attraits une fraîcheur nouvelle :

Leur onde claire & pure est un miroir fidelle ;

On peut avec plaisir y promener ses yeux ;

Le ciel s'y peint , & l'on s'y voit soi-même.

Z E M I R E.

Ces amusemens-là ne sont plus ceux que j'aime,

Tu vois comme l'en change !

N A D I N E.

Oui , sans sçavoir pourquoi.

Ne l'éprouvai-je pas moi-même ? expliquez-moi ,

Pourquoi , de jour en jour , je deviens si joyeuse.

Souvenez-vous du tems , où vous disiez très-bien

Qu'une fille ennuyée est toujours ennuyeuse.

Je l'étois ; ou plutôt je n'étois bonne à rien :

Mais nous avons troqué d'humeur l'une avec l'autre :

re :

Vous avez pris la mienne ; & moi , j'ai pris la vôtre ;

Je crois , en bonne foi , vous devoir du retour ,

Z E M I R E.

Peut-être.

N A D I N E.

Ah ! rien n'est plus visible ;

Eh quoi ! Tous vos plaisirs s'envolent chaque jour ;

Z E M I R E.

D'autres ont succédé ,

A M O U R
N A D I N E.

Cela n'est pas possible !

Et quels sont ces plaisirs ?

Z E M I R E.

Ce sont ceux que le temps ,
L'âge , avec la raison , amènent chaque année.

N A D I N E.

Ah , ah , vous parlez d'âge ! A peine êtes-vous née ,

Z E M I R E.

Hé quoi donc ? Dans quatre ans n'aurai-je pas
vingt ans ?

N A D I N E. E.

Eh mais , un jour viendra que nous en aurons trente.
D'ici-là , c'est un siècle. On n'en voit pas la fin.
Cependant , profitons de la saison courante.
Dans les plaisirs du tems coulons notre destin.
Nous ferons comme ont fait nos mères , nos parents.
D'ailleurs , chaque saison a des fleurs différentes ;
Chaque âge doit avoir ses plaisirs ; au surplus . . .

Z E M I R E.

Tout me donne à rêver ;

N A D I N E.

Et moi , tout me dissipe.

Z E M I R E.

Jç me forme l'esprit ;

N A D I N E.

Et moi je m'émancipe. . .

Z E M I R E.

J'occupe mes loisirs.

N A D I N E.

Pour moi , je n'en ai plus.

Z E M I R E.

Tandis que je le puis , j'amasse , je rassemble
De quoi me faire un fond heureux & suffisant
Pour un temps à venir :

N A D I N E.

Vous perdez le présent

Qui vaut tout l'avenir ensemble.

On ne rajeunit pas :

Z E M I R E.

Hé qu'importe ?

N A D I N E.

Fort bien.

Z E M I R E.

Ah ! de grace , finis ce fâcheux entretien.

N A D I N E.

Vous ne méritez pas , d'être à l'âge où vous êtes ,
Ni même les faveurs que le ciel vous a faites.

Peut-on s'en soucier si peu !

Ce que parmi les fleurs est la rose nouvelle ,
Vous l'êtes parmi nous ; & d'un commun aveu ,
Nous vous cédon's l'honneur d'en être la plus belle ;

Encor faut-il y prendre un peu de part ?

Quelque rishe qu'on soit des dons de la nature ,

Il ne faut pas laisser que d'y joindre un peu d'art
La beauté même a besoin de parure.

Pardonnez ma franchise, & sçachez votre état ;
Déjà cette langueur qui vous est étrangère,
A fait sur vos appas une trace légère :
Et l'ennui qui vous gagne altère votre éclat.

Z E M I R E.

Je suis donc bien changée ;

N A D I N E.

Eh mais, un peu, vous dis-je :

Si vous n'y mettez ordre . . .

Z E M I R E.

Hélas !

N A D I N E.

Vous soupirez ?

Z E M I R E,

Il est vrai.

N A D I N E.

Qu'avez-vous ? Quel sujet vous afflige
Zémire, est-ce-là tout ce que vous me direz ?

Z E M I R E.

Tu m'en demandes plus que je n'en sçais enco-
re,

N A D I N E.

Le mystère entre nous n'est pas trop de saison ;

Z E M I R E.

Puis-je expliquer ce que j'ignore ?

NADINE.

N A D I N E.

Hé quoi , vous prétendez que c'est à la raison
Qu'il faut attribuer votre métamorphose ?

Z E M I R E.

Je l'ai cru ;

N A D I N E.

Mais il faut qu'elle ait une autre cause

Z E M I R E.

Une autre cause ?

N A D I N E.

Affurément.

C'étoit votre pensée ; & moi , voici la mienne.
Lorsque la raison vient (puisqu'il faut qu'elle
vienne)

Peut-elle en même-tems , & si différemment ,
Changer , comme elle a fait , mon humeur & la
vôtre ;

Egayer l'une , attrister l'autre ?

Elle doit opérer de la même façon.

Z E M I R E.

Mais effectivement j'en ai quelque soupçon.

N A D I N E.

Avotiez-moi d'où vient votre langueur extrême.
Qu'est-ce donc qui se passe au-dedans de vous-
même ?

Z E M I R E.

Avec étonnement je regarde ces lieux.

D

Hélas ! depuis un temps que suis-je devenue ?
 Il semble que j'habite une terre inconnue :
 Tout ce qui m'environne est étrange à mes yeux ;
 Je vois différemment ce qui s'offre à ma vue ;

Mon ame est autrement émue :

Mes esprits & mes sens n'ont plus le même cours :
 J'y trouve un changement qui n'est que trop visible ;
 Je me cherche en moi-même , & je m'y perds tou-
 jours.

Je n'ai plus rien de libre. Il ne m'est pas possible
 De démêler d'où vient le trouble de mon cœur.
 C'est en vain que je veux sortir de ma langueur :
 Je m'y sens retenir par d'invincibles charmes.
 Je m'exhale sans cesse en soupirs , en regrets :
 Et sans sçavoir quels sont mes sentimens secrets ,
 Souvent je m'attendris jusqu'à verser des larmes.
 Cependant , quel que soit l'état où tu me vois ,
 Il ne me déplaît pas autant que tu le crois.

N A D I N E.

Le meilleur seroit , ce me semble ,
 De chercher à sortir d'un état importun.

C'est comme un sort : il y ressemble.
 A l'égard du remède , il doit s'en trouver un.
 Que ne consultez-vous ? . . .

Z E M I R E.

Qui donc ?

N A D I N E.

Azor.

Z E M I R E.

Je n'ose.

N A D I N E.

Vous n'osez ?

Z E M I R E.

Non, vraiment.

N A D I N E.

Et quelle en est la cause ?

Z E M I R E.

Hélas ! c'est ce que jusqu'ici

Je n'ai pas encor éclairci.

Elle se regarde.

Mais à propos de lui, vraiment, je me rappelle
Qu'il faut que je retourne au Hameau promptement.

Attends-moi. Je reviens ici dans un moment.

N A D I N E.

J'attendrai.

Z E M I R E.

Sois toujours ma compagne fidelle.

Je t'ai confié ma douleur ;

Tu vois que j'ai bien du malheur :

C'est un titre de plus pour m'aimer davantage.

N A D I N E.

Allez, je sçais à quoi notre union m'engage :

Comptez de plus en plus sur ma tendre amitié.

D 3

Ne t'en vas pas.

N A D I N E.

Hé non.

S C E N E IV.

N A D I N E *seule.*

ELle me fait pitié:
 Azor la perd. Depuis cette Epoque fatale,
 Zémire chaque jour fond, change, & dépérit;
 Et voilà ce qu'on gagne à raisonner morale;
 Et, qui pis est encore, à s'en remplir l'esprit!
 J'ai toujours bien pensé qu'elle nous est mortelle;
 La fureur de sçavoir quelque chose de plus,
 Et de primer sur nous d'une façon nouvelle,
 De pouvoir abonder en discours superflus,
 De parler, ou plutôt d'ennuyer comme un Livre;
 Entre Azor & Zémire a fait la liaison.
 Si, par un coup du ciel, elle ne s'en délivre;
 La pauvre malheureuse y perdra la raison.

SCENE V.

AZOR, NADINE.

NADINE.

Vous cherchez Zémire ?

AZOR.

Oui, Nadine ;

Je la cherche.

NADINE.

Elle sort à l'instant de ces lieux.

Peut-être qu'elle a craint de paroître à vos yeux ;

AZOR.

Pourquoi donc.

NADINE.

Je me l'imagine.

AZOR.

Elle me voit toujours avec tant de bonté !

NADINE.

Ne fait-on jamais rien contre sa volonté ?

Excusez ma franchise.

AZOR.

Elle est un peu cruelle ;

NADINE.

Vous venez reprendre avec elle

Ces sublimes discours, ces propos merveilleux ;

Ces entretiens abstraits , que d'abord on admire,
Et qu'on ne tarde guère à trouver ennuyeux ?

A Z O R.

Nos entretiens sont tels qu'il convient à Zémire.

N A D I N E.

Je ne sçais pas comment elle a pu s'en coëffer. •

Ce n'est point notre fait que de philosopher.

Quoi qu'on dise, en faveur du sexe dont nous sommes,

Les éloges sont faux , ou du moins trop flatteurs.

Le ciel ne nous fit point pour être des Docteurs :

C'est un métier qu'il faut abandonner aux hommes,

Par forme , comme on dit , de dédommagement.

Chacun a son talent. L'Art de plaire est le nôtre ;

Celui de raisonner , bien ou mal , est le vôtre.

Ainsi tout s'est trouvé réparti sagement.

Zémire vient d'en faire une épreuve assez belle.

Avant que vous eussiez sur elle

Acquis un peu trop de pouvoir ,

Elle avoit tout l'esprit que nous devons avoir ;

Elle cherchoit à plaire ; elle paroit ses charmes ;

Et de l'ajustement y joignoit le secours.

A Z O R.

Sa beauté n'a besoin que de ses propres armes.

N A D I N E.

Chansons ! En se parant , on y gagne toujours.

P O U R A M O U R. 47

D'ailleurs , tout s'ensuivoit ; les plaisirs & les
graces

Sembloient voltiger sur ses traces.

A Z O R.

Ne les y voit-on plus ?

N A D I N E.

Non.

A Z O R.

C'est donc d'aujourd'hui ?

N A D I N E.

La date n'y fait rien. Elle se meurt d'ennui.

A Z O R.

Je n'en sçais pas la moindre chose.

N A D I N E.

C'est que l'on ne sçait pas tous les maux que l'on
cause.

A Z O R.

Je la vois tous les jours.

N A D I N E.

Mais je la vois aussi.

A Z O R.

Elle ne semble pas avoir aucun souci.

N A D I N E.

Sa tristesse paroît assez sur son visage ;

Et je ne comprends pas que l'on dispute un fait.

à part.

A Z O R.

De l'amour que j'inspire est-ce un hebreux présage ?

Aurois-je le bonheur de causer cet effet ?

Ou bien seroit-ce Assan, pour qui Zémire ! . . .

baut.

Mais quelle vision ! Que venez-vous me dire ?

 Votre amie a précisément

Cette douce gayeté , cet aimable enjoûment ,

Qui , sans aller jamais jusques à la folie ,

S'éloigne également de la mélancolie.

 N A D I N E.

Ah ! c'est qu'apparemment je ne m'y connois
point.

 A Z O R.

 Je ne puis vous passer ce point.

Elle de la tristesse ? Elle n'en a pas l'ombre.

 N A D I N E.

Elle est si bien en prôye au chagrin le plus som-
bre ,

Que même sa beauté s'en ressent.

 A Z O R.

 Ah , grands Dieux !

Jamais un feu plus vif n'a brillé dans ses yeux :

Les beaux jours du printemps ne sont pas plus

 beaux qu'elle :

 A chaque instant quelque grace nouvelle

Vient , d'un nouvel éclat , embellir ses appas.

 N A D I N E.

Il faut donc qu'avec vous elle se contrefasse.

 A Z O R.

POUR AMOUR. 49

A Z O R.

Nadine, la beauté ne se contrefait pas.

N A D I N E.

Je voudrois qu'elle vînt pour vous confondre en
face :

Je l'attends ici justement.

A Z O R.

Je conviens avec vous que son ajustement
N'emprunte point de l'art la folle bigarrure ;
Que la simplicité fait toute sa parure.
Nadine je ne puis la blâmer en cela.

N A D I N E.

Vous avez raison.

S C E N E V I.

ZEMIRE, *avec gayeté & ornée galamment
avec des fleurs.* AZOR, NADINE.

Z E M I R E.

... AZOR, **M**E voilà.

... AZOR.

Quelle parure ! Ah ciel !

N A D I N E.

Quelle joie éclatante !

A Z O R.

à part.

Zémire cherche à plaire, & ce n'est pas à moi.

E

A M O U R
Z E M I R E.

J'ai suivi tes avis.

N A D I N E.

Je devine pourquoi.

Vous me paroissez bien contente !

Z E M I R E.

Pour contente , à présent je le suis.

N A D I N E.

Un moment

Apporte bien du changement.

A Z O R.

Ah ! Nadine , un moment , laissez-nous , je vous
prie.

N A D I N E.

Volontiers : Aussi-bien le sérieux m'ennuye.

S C E N E V I I.

A Z O R , Z E M I R E.

Z E M I R E.

A Z o r ! . . .

A Z O R.

Zémire !

Z E M I R E.

Hé mais . . .

A Z O R.

Hé bien ?

Z E M I R E.

Vous parolâtes

Réveur !

A Z O R.

Je le deviens.

Z E M I R E.

Pourquoi donc ?

A Z O R.

Je ne sçais.

Z E M I R E.

Par quelle aventure imprévue

Aurois-je le malheur de blesser votre vue ?

A Z O R.

Votre éclat m'ébloûit.

Z E M I R E.

Quel est ce sombre accueil ?

Azor ne daigne pas m'honorer d'un coup d'œil !

A Z O R.

Ah ! Vous embellissez ce qui pare les autres.

Z E M I R E.

Des complimens si vains ne peuvent me flatter.

A Z O R.

Vous vous les attirez.

Z E M I R E.

Daignez mieux me traiter ;

E ij

Azor , au nom des Dieux , quels chagrins sont les vôtres ?

A Z O R.

Que me demandez-vous ?

Z E M I R E.

D'en être de moitié.

A Z O R.

Je suis trop malheureux.

Z E M I R E.

Mes instances sont vaines !

Si vous ne voulez pas que j'entre dans vos peines ,

Quand voulez-vous jouir de ma tendre amitié ?

Elle peut , au défaut de mon expérience ,

Du moins , de vos malheurs , adoucir la rigueur ,

A Z O R.

Mais vous , qui me pressez de vous ouvrir mon cœur ,

Avez-vous bien en moi la même confiance ?

Depuis qu'auprès de vous je me suis attaché ,

Voyons , n'avez-vous rien que vous m'ayez caché ?

La confiance exige , & veut du réciproque.

Ce doux épanchement doit être mutuel.

Hé quoi donc ? Vous gardez un silence équivoque ?

Z E M I R E , *à part.*

Nadine aura tout dit.

A Z O R *à part.*

Ah , quel moment cruel !

POUR AMOUR. 51.

Haut.

Le trouble & la rougeur vous servent d'interprète.

Z E M I R E.

Azor , ne croyez pas une Amie indiscrette.

A Z O R.

Ce reproche ingénu n'est pas un désaveu.

Zémire.

Z E M I R E.

Qu'ai-je dit ?

A Z O R.

Remettez-vous un peu.

Concertez mieux votre réponse.

On entend un bruit de Cors de chasse.

Qu'entens-je ? C'est Assan ! Ce grand bruit nous l'annonce.

Vous l'attendiez , sans doute ! Il tourne ici ses pas,
Et vient, fort à-propos, vous tirer d'embarras.
Je ferai beaucoup mieux de lui céder la place.

à part.

Observons-les des yeux.

S C E N E V I I I.

ASSAN , ZEMIRE. *Suite d'Assan.*

A S S A N à sa suite.

JE rejoindrai la chasse.

E iij

S C E N E I X.

A S S A N , Z E M I R E.

A S S A N. *A part.*

Sous ces traits empruntez, continüions toujours
 A me venger d'Azor , entroublant ses amours ;
 L'ingrat n'a pü m'aimer , empéchons qu'on ne
 l'aime.

Haut.

Ah ! Zémire , c'est vous ! Mon bonheur est extrême.

Je m'échape en secret pour venir honorer
 L'objet le plus charmant que le Ciel ait fait naître.
 Dans son plus bel Ouvrage , Assan vient l'adorer.
 Zémire , à ce portrait, devoit se reconnoître.

Z E M I R E *inquiète.*

Qui , moi ?

A S S A N.

Vous seule y ressemblez.
 Ramenez vos regards errants dans ces retraites.
 Ne cherchez point ailleurs ce qui n'est qu'ou vous
 êtes.

L'Amour & la beauté sont ici rassemblés ;
 Assan vient , à vos pieds, déposer son hommage.
 Vous ne me dites rien ;

Z E M I R E.

Vous parlez un langage
Qui ne s'est pas encore introduit dans ces lieux.

A S S A N.

C'est celui qu'il convient de parler à Zémire ;
Et je n'exprime rien que ce qu'elle m'inspire.

Z E M I R E.

Si je vous inspirois , je vous entendrois mieux.

A S S A N.

Zémire, se peut-il que rien ne vous éclaire ?
Quoi ! Vous ne voyez pas que je cherche à vous
plaire,
Que je vous aime enfin ?

Z E M I R E,

Vous m'aimez ! Et pourquoi !
A peine avez-vous fait connoissance avec moi.

A S S A N.

Vous avez triomphé dès la première vue ;
Mon cœur fut pénétré d'une atteinte imprévue ,
Quand j'ai voulu combattre , il n'en étoit plus
temps.

Z E M I R E.

Plus vous vous expliquez, & moins je vous entends.
Ces grands mots de combat, de triomphe, d'at-
teinte ,

M'embarrassent l'esprit.

A M O U R

A S S A N.

En quoi ?

Z E M I R E.

Il sembleroit que c'est par force & par contrainte
Que vous avez conçu de l'amitié pour moi.

A S S A N.

Vous parlez d'amitié, lorsque je vous adore !
Ce que vous m'inspirez porte un nom plus char-
mant.

Z E M I R E.

Et quel est-il ?

A S S A N.

L'amour, dont le feu me dévore.

Z E M I R E.

Dites-moi, cet amour est donc un sentiment.

A S S A N.

Ah ciel, si c'en est un !

Z E M I R E.

Voilà ce que j'ignore :

Plus doux que l'amitié ?

A S S A N.

Mille fois plus encore.

De tous les sentimens, l'amour est le plus doux.
Tel qu'il est dans mon cœur, il les renfermetous.

Z E M I R E. *A part,*

Il peut avoir raison.

A S S A N.

Le rapport est fidelle.

Puissiez-vous en juger par vous-même en ce jour!

La plus vive amitié n'en est qu'une étincelle :

Ou plutôt elle n'est que l'ombre de l'Amour.

Z E M I R E.

Jamais rien d'approchant n'a frappé mes oreilles :

J'en ignorois jusques au nom.

Pourriez-vous m'expliquer de si grandes merveilles?

Quand on a de l'amour , à quoi le conçoit-on ?

A S S A N.

A tout ce que je sens, quand le sort nous rassemble.

Z E M I R E.

Et que ressentez-vous ?

A S S A N.

Tous les plaisirs ensemble.

Z E M I R E à part.

Voilà l'effet qu'Azor produit sur tous mes sens.

A S S A N.

Puis-je vous exprimer tout ce que je ressens ,

L'effet , que font sur moi vos armes invincibles ?

On ne définit bien l'amour qu'aux cœurs sensibles.

Ce qu'on ne ressent point ne s'imagine pas.

Z E M I R E.

Fort bien.

A S S A N.

M'entendez-vous ?



A M O U R :

Z E M I R E,

Je vous suis pas-à-pas.

Et quand vous me quittez ?

A S S A N.

Quelle horreur m'environne !

Oui, Zémire, aussitôt mon bonheur m'abandonne ;
Les chagrins, les soucis m'attendent au retour ;
Par tout ailleurs, qu'au fond de cet heureux séjour,
Aucun amusement n'est plus à mon usage :
Je ne sçais quelle affreuse & mortelle langueur
Répand autour de moi le plus sombre nuage.

Z E M I R E *A part.*

Il semble, mot-à-mot, lire au fond de mon cœur.
Aurois-je de l'amour ? Achevons de m'instruire.

haut.

Je devine, à peu près, ce que vous m'enseignez.
J'imagine l'état que vous me dépeignez :
Mais quel but a l'amour ? A quoi peut-il conduire ?

A S S A N.

Au bonheur le plus grand, quand il est mutuel.

Z E M I R E.

Et quand il ne l'est pas ?

A S S A N.

Ah ! rien n'est plus cruel.

Z E M I R E.

Comment faut-il qu'il soit pour être réciproque ?

P O U R A M O U R. 59

A S S A N.

On ne peut s'y tromper ; rien n'est moins équivoque.

Pour être l'un à l'autre , il semble qu'on soit né ;

Chacun , vers l'objet de sa flâme ,

Par un penchant égal , est sans cesse entraîné ;

On ne fait plus qu'un cœur, qu'un esprit & qu'une ame ;

On ne pense , on n'agit , on n'existe en effet

Qu'autant que l'on s'adore ; on devient ce qu'on aime.

Z E M I R E *avec joie.*

Ce que vous m'apprenez est le bonheur suprême.

Ah ! de tous les états , voilà le plus parfait.

A S S A N.

Ce n'est pas assez de me croire :

Pour en être plus sûre , agréez la victoire

Qui me met en votre pouvoir.

Z E M I R E.

C'en est assez ; j'ai sçu ce que je veux sçavoir.

A S S A N.

Non , Zémire , il vous reste encore

A goûter le plaisir d'aimer à votre tour.

Z E M I R E.

Que savez-vous si je l'ignore ?

A S S A N *se jette aux pieds de Zémire.*

Que cet aveu m'est cher ! Oh , trop heureux retour !

Zémire , l'on peut donc vous aimer & vous plaire ?

Z E M I R E .

Ce transport n'est pas nécessaire.

à part , en voyant Azor & fuyant.

Ah !

S C E N E X .

AZOR prend la place de Zémire. ASSAN.

A S S A N .

JE connois le prix d'un don si précieux.
Zémire , aimez autant que vous êtes aimée ;
Et soyez, à jamais, ma fortune , mes dieux ;
il se lève.

Qu'est devenu l'objet dont mon ame est charmée ?
à Azor.

C'est toi qui l'as fait fuir , rival trop indiscret !
Reste ; & dévore ici ta honte & ton regret.

S C E N E VI .

A Z O R *seul.*

CE qu'il me fait entendre , a dequoi me con-
fondre.

Il n'est donc plus de cœur dont on puisse répondre ?

D'où vient qu'à mon aspect Zémire a disparu ?

Elle a fui , dès qu'elle m'a vû.

Seroit-ce par égard pour moi-même , ou pour elle ?

Que veut dire un coup d'œil confus , embarrassé ?

Qu'elle semble m'avoir tendrement adressé ?

La victoire d'Assan peut n'être pas réelle.

N'en croyons que Zémire. On peut lire aisément

Dans le cœur ingénu de cet objet charmant.

Je pourrois avoir pris une allarme trop forte . . .

Je cherche à m'abuser , je le sens ; mais n'importe ;

Saisissons une erreur qui flatte mes desirs :

On n'en refuse point de la main des plaisirs.

Fin du premier Acte,

A C T E II.

S C E N E P R E M I E R E.

Z A L E G *seul.*

L'Amour m'a fait trouver un heureux stratagème.

Nadine doit sçavoir à-présent que je l'aime,
On n'avoit jamais pris de pareils truchemens.
Mais il suffit d'aimer ; & tout sert aux amans.

S C E N E II.

N A D I N E , Z A L E G.

N A D I N E.

Reprenez vos oiseaux.

Z A L E G.

Pourquoi donc ?

N A D I N E.

Quel dommage !

Vous leur avez gâté leurs chants harmonieux,
En y substituant un refrain ennuyeux,
Je ne puis soutenir cet étrange ramage.

Z A L E G.

Que vous disent-ils donc de si fâcheux.

N A D I N E.

Comment ?

Du matin jusqu'au soir , s'entendre incessamment

Répéter , fredonner , ramager à l'oreille ;

Zaleg aime Nadine : est-il gêne pareille ?

Que ne leur laissez-vous les sons mélodieux

Dont ils font retentir nos forêts & nos plaines ?

Z A L E G.

Ils vous parlent de vous.

N A D I N E.

J'aimerois cent fois mieux

Les entendre chanter leurs plaisirs que vos peines,

Z A L E G.

On peut varier ce refrain

Qui vous paroît trop uniforme,

Pour lui donner une autre forme ,

Vous avez un moyen certain.

En transposant les noms

N A D I N E.

J'ai peine à vous entendre.

Z A L E G.

Et mais , vous pourriez leur apprendre

A mettre votre nom à la place du mien,

N A D I N E.

Cela diroit ; » Nadine aime Zaleg.

Fort bien.

Alors ils chanteroient mes plaisirs & les vôtres.

N A D I N E.

Je ne veux pas qu'ils soient dans la bouche des autres.

Bon voyage aux oiseaux: en faveur de leurs chants,
Ils vont tous, de ma grace, avoir la clef des champs.

Z A L E G.

Soit. Ils iront dans ces retraites
Continuer leurs chants nouveaux ;
Et bientôt les autres oiseaux
Seront aussi mes interprètes.

Ils auront des petits qui les imiteront.

Les uns , de proche en proche , iront dans les
campagnes ,

Dans les forêts , sur les montagnes ,

Les apprendre aux échos qui les répéteront,

D'autres , accoutumés à de plus grands voyages ,

Traverseront les vastes mers ,

Et porteront au bout de l'univers

La nouveauté de leurs ramages ;

Et par là , nos deux noms réunis désormais ,

Seront connus par tout , & ne mourront jamais.

N A D I N E.

Non; un pareil honneur n'est pas ce qui m'anime
Plus nous faisons de bruit, & moins on nous estime

Ainsi

POUR AMOUR: 65

Ainsi je garderai vos petits indiscrets ,
Afin qu'ils n'aillent pas répandre nos secrets.

Z A L E G.

Ah! Nadine , achevez de me rendre la vie.

N A D I N E.

Avec Zémiré ici je suis en rendez-vous.

Je la vois ; elle vient. Laissez-nous , je vous prie ;

Elle n'a pas besoin d'un témoin tel que vous.

S C E N E III.

Z E M I R E , N A D I N E.

Z E M I R E.

Nadine, excuses-moi, si je t'ai fait attendre.

N A D I N E.

Quand j'attends , je m'amuse au lieu de m'ennuyer.

Eh bien , Azor , Assan , n'ont pû vous égayer ?

Z E M I R E.

Je ne sçais plus auquel entendre.

N A D I N E.

Eh ; de leur tyrannie il faut vous affranchir.

Z E M I R E.

Ah , Nadine !

N A D I N E.

Quoi donc ?

Z E M I R E.

J'ai bien à réfléchir.

F

N A D I N E.

Sur quel sujet ?

Z E M I R E.

Sur tout ce que je viens d'apprendre ;
 Affan, qui me déplaît, que je ne puis souffrir,
 Vient pourtant de me découvrir
 Des choses qui vont te surprendre ;
 Dont il semble qu'Azor ait craint de me parler ;
 Et qu'au fond de mon cœur j'ai peine à démêler.

N A D I N E.

Voyons.

Z E M I R E.

C'est une découverte
 Qui pourra bien causer ma perte.

N A D I N E.

Que vous a-t'il appris ?

Z E M I R E.

Le secret de mon cœur.

N A D I N E.

Comment ?

Z E M I R E.

Où, la cause cachée
 De cette mortelle langueur
 Que tu m'as, tant de fois, vainement reprochée.

N A D I N E.

La découverte est bonne ; elle doit vous charmer.

Z E M I R E.

Neus croyons nous aimer autant qu'on peut aimer?

N A D I N E.

L'amitié nous unit : rien n'égale la nôtre.

Z E M I R E.

Eh bien , dans la nature il est un sentiment
Cent fois plus doux , plus vif , plus tendre , & plus
charmant ,

Que toute l'amitié qui nous joint l'une à l'autre.

N A D I N E.

Et ce sentiment-là , comment l'appellez-vous ?

Z E M I R E.

Il le nomme l'amour.

N A D I N E.

Eh bien , s'il est si doux ;

Soit ; ayons de l'amour , Zémire , il en faut prendre.

Z E M I R E.

J'ai bien peur d'en avoir. On vient de me l'ap-
prendre.

N A D I N E.

Comment vous craignez d'en avoir ?

Z E M I R E.

Oui , ma chere Nadine.

N A D I N E.

Et ne peut-on sçavoir

Pourquoi , loin d'en être enchantée

Zémire me paroît en être épouvantée ?

Fij

Ne m'avez-vous pas dit qu'il n'est rien de plus doux ?

Z E M I R E.

Oui : mais il n'est charmant qu'autant qu'on en inspire :

S'il n'est pas mutuel , c'est un cruel martyr :

N A D I N E.

Mais , vraiment , il sera mutuel entre nous.

Si c'est-là le moyen de s'aimer davantage ,
Zémire , vous n'avez qu'à m'en communiquer.

Z E M I R E.

Nous ne pouvons ensemble en faire aucun partage.
Cet amour... je ne sçais comment l'expliquer...

Ah , que j'y suis embarrassée !

N A D I N E.

Je ne puis deviner.

Z E M I R E.

Non , j'ai dans la pensée
Qu'il faut que tout me reste , ou qu'un autre que
toi ,

Que je n'ose nommer , le partage avec moi.

Par exemple, Assan m'aime ; il me l'a fait connoître :

Il a pour moi de cet amour :

Il sera malheureux autant qu'on puisse l'être ;

Il n'obtiendra de moi jamais aucun retour.

N A D I N E.

L'énigme est un peu moins obscure ;

P O U R A M O U R. 69

Mais voyons, contez-moi cette étrange aventure.
Cet Affan, dites-vous, a pour vous de l'amour,
Et faute d'un certain retour,
Sa situation deviendra bien affreuse ?

Z E M I R E.

Je serai dans le même cas,

N A D I N E.

Et ne pourriez-vous être un peu moins malheureuse ?

Z E M I R É.

Non ; puisqu'apparemment Azor ne m'aime pas.

N A D I N E, à part.

J'ai mes raisons aussi pour chercher à m'instruire.
haut.

Mais à quoi voyez-vous qu'Azor n'a point d'amour ?

Quel effet dans son cœur auroit-il dû produire ?

Z E M I R E.

Tous les transports qu'Affan m'a fait voir en ce jour.

Il vient de me jurer qu'il m'aime, qu'il m'adore ;

Qu'il a pris dans mes yeux un feu qui le dévore :

En termes plus flatteurs, plus doux, & plus charmans,

On ne peut jamais rendre un si sensible hommage.

L'encens qu'on offre aux Dieux ne vaut pas ce langage :

Hélas ! c'est celui des Amans.

Dans la bouche d'Azor qu'il auroit eu de charmes !
 Et qu'il m'épargneroit de soupirs & de larmes !
 Il s'en seroit servi, s'il avoit de l'amour :
 Et peut-on en parler un autre à ce qu'on aime ?
 Je ne me souviens pas qu'Azor, jusqu'à ce jour,
 M'ait jamais fait jouir de la douceur extrême
 De lui voir éprouver ces transports enchanteurs :
 Jamais, en me parlant, il ne m'a fait entendre
 Ni ces expressions, ni ces termes flatteurs,
 Dont je crois que l'usage est si doux & si tendre.
 Les aurois-je oubliés, s'il les eût employés ?
 Azor n'a point d'amour.

N A D I N E.

Mais dites-moi, Zémire ;

Supposez que vous en ayez,

Est-il sûr que ce soit pour Azor ?

Z E M I R E.

Je t'admire !

Et quel autre que lui pourroit m'en inspirer ?
 Sur ce qu'Assan m'a dit, je me suis reconnuë.
 Le détail qu'il m'a fait a défilé ma vie :
 Ce n'est que loin d'Azor qu'on me voit soupirer ;
 Son absence m'accable, & me devient mortelle ;
 Il semble que ce soit une Eclypse cruelle.

Mais si-tôt que je le revois ,
 Ma situation change , elle n'est plus la même.
 Il ranime mes yeux , mon esprit, & ma voix.
 Je me retrouve alors dans un état que j'aime.
 Qu'il est doux ! Ah ! Nadine , en effet, je jouis
 Du bonheur que je crois le plus grand de la vie.
 Dans ces momens, toujours trop tôt évanouïs ,
 L'avenir , le passé , tout se perd & s'oublie.
 Mes chagrins sont si bien détruits ou suspendus ,
 Qu'il ne me souvient pas d'en avoir jamais eus.

N A D I N E *à part.*

Je m'instruis fort bien avec elle,
haut.

Ah , comme vous vous animez !
 Vous avez deviné , c'est lui que vous aimez.

[Z E M I R È.

Oui : mais j'aimerois seule.

N A D I N E.

Il vous suit avec zèle ;
 Il vous donne des soins ; il vous préfère à nous.

Z E M I R È.

D'accord.

N A D I N E.

Il ne se plaît seulement qu'avec vous.

Z E M I R È.

Il n'entre point d'amour dans toute sa tendresse.

Ce n'est que l'amitié qui pour moi l'intéresse.
Tous ses soins les plus doux peuvent s'y rapporter.
Il ne me trouve pas digne d'un autre hommage.
Je manque apparemment d'attraits, d'esprit ou
d'âge.

Je ne puis plus me supporter.

Elle s'assied.

N A D I N E à part.

Tout bien considéré, je crois que Zaleg m'aime ?
Que ne me l'a-t'il dit ? D'où viennent ces égards.

Z E M I R E.

Qu'est-ce que tu dis-là ?

N A D I N E.

Je compte avec moi-même.

Z E M I R E.

Cependant, quand je songe à ces tendres regards
Qu'il attachoit sur moi ! . . . me serois-je trompée ?
Les miens plus d'une fois ont fait baisser les siens :
J'en ai souvent été frappée,
J'ai surpris des soupirs tout semblables aux miens.

N A D I N E.

Tant mieux.

Z E M I R E.

J'ai crû lui voir du trouble, des allarmes ;
Et quelque fois les yeux prêts à verser des larmes ;
Et tout-à-l'heure encore,

N A D I N E.

POUR AMOUR. 73

N A D I N E.

Il peut être enflammé.

Z E M I R E.

Mais sa bouche jamais ne m'a rien confirmé.

N A D I N E.

Eh ! Ne gardez-vous pas avec lui le silence ?

Z E M I R E.

Le sien peut-il se colorer ?

Nadine, ah, quelle différence !

Supposé qu'Azor m'aime, il ne peut l'ignorer ..

Il me vient une idée. Oserois-je la croire ?

Est-il honteux d'aimer ? Faut-il garder son cœur ?

Et seroit-ce blesser son devoir & sa gloire

Que de reconnoître un vainqueur ?

Ah ! S'il faut que l'Amour ne soit qu'une foiblesse,

Voilà ce que j'ignore.

N A D I N E.

Il n'est pas naturel. . . .

Z E M I R E.

Cette idée en effet me révolte & me blesse.

N A D I N E.

Elle n'a donc rien de réel.

Vous vous fabriquez-là des terreurs insensées

Qu'il faut combattre, au lieu de s'en laisser saisir ?

Dans la confusion de vos tristes pensées

Votre esprit se travaille, & se perd à plaisir.

J'en pourrois comme vous avoir en affluence.
Par bonheur je n'ai plus d'esprit de m'attrister.

Elle entend quelque bruit, & va regarder.

Qu'entends-je?

Z É M I R E *changé d'air.*

Quelle douce & paisible influence
Vient assoupir mes sens ? Je n'y puis résister.
Sur mes yeux accablez le sommeil va descendre :
C'en est fait ; il triomphe, & me force à me rendre.

N A D I N E *revenant.*

Ce n'est rien. Je croyois que l'on venoit ici.
Mais, Zémire, espérez. Zaleg qui m'aime aussi,
M'en avoit, jusqu'ici, toujours fait un mystère.
Ce n'est que d'aujourd'hui que, lassé de se taire,
Il m'a fait sçavoir son amour.

Me diriez-vous pourquoi l'ingenieux détour
Dont Zaleg s'est servi, ne m'a pas moins charmée,
Que le plaisir d'en être aimée ?

Je vais vous le conter. . . Mais je parle aux échos !
Ah, ah, je vous endors ! Hé bien, à la pareille.
Mais ne nous fâchons pas de ce qu'elle sommeille :
La pauvre infortunée a besoin de repos.

SCÈNE IV.

ASSAN. ZÉMIRE endormie.

ASSAN.

LE charme a réussi, Zémire est endormie.

Sommeil je t'ai livré ma mortelle ennemie :

Daigne m'aider, redouble tes pavôts.

Tandis qu'elle jouit des douceurs du repos,

Employons les moyens qui rendent tout possible ;

Déployons à ses yeux, prodiguons, répandons

Les biens les plus parfaits, les plus précieux dons :

Zémire comme une autre y doit être sensible

On lui apporte un coffret ouvert plein de perles & de pierreries, qu'elle pose à côté de Zémire.

Qu'elle en trouve, en se réveillant,

L'assemblage le plus brillant :

Cette richesse imaginaire

Ne peut manquer d'avoir son succès ordinaire...

Mais, si le piège que je tends

Ne produit pas l'effet que j'en attends ;

Quelle sera ma honte & ma douleur extrême !

Dans un songe enchanteur faisons que mon ingrat

Apparoisse à Zémire avec tout son éclat.

G ij

Opposons Azor à lui-même.

Puisse-t-elle , à mon gré , lui plaire , l'enflammer,
Et perdre son bonheur en se faisant aimer....

Je dois tout espérer de ce double artifice

Que m'importe , pourvû qu'un des deux réüississe ?
Azor n'en aura pas un destin moins fatal.

Elle sort.

S C E N E V.

A Z O R , *avec un bouquet à la main.*

Z E M I R E *endormie.*

A Z O R :

Amour , conduis mes pas. . . . Quoi , toujours
mon rival !

Il semble qu'en tous lieux son ombre m'accom-
pagne !

C'est ici que Nadine a laissé sa compagne :

Elle y doit reposer loin du jour & du bruit.

Avançons , & cherchons cette aimable mortelle.

Je ne vais qu'en tremblant où mon cœur me con-
duit.

La voicy ... Mais, ô ciel ! Que vois-je à côté d'elle ?

Les dons de mon rival ont prévenu les miens ,

Quelle profusion ! Je l'avois bien prévue,

Zémire, ça s'éveillant , y portera la vie.

Mes yeux sont éblouïs! Que deviendront les fiens?
 Et moi, pour soutenir un combat si funeste,
 Voilà ce que j'oppose, & quel est mon pouvoir.
 Cette foible ressource est tout ce qui me reste.
 Si le plus tendre Amour ne la fait pas valoir,
 Que vais-je devenir?... Zémire, on vous outrage.
 Ce tribut offensant doit blesser votre honneur;
 Et vous devez sentir que cet indigne hommage
 Vient moins d'un tendre Amant que d'un vil su-
 borneur.

Déposons à ses pieds une offrande plus pure.
 Puisse-t'elle trouver quelque grace à ses yeux?
 Ah! du moins je la tiens des mains de la nature.
 Ce que j'offre à Zémire, est ce qu'on offre aux
 Dieux.

SCENE VI.

ZEMIRE seule, se réveillant:

OU suis-je? Est-il bien sûr que ce ne soit qu'un
 songe?

N'ai-je point en effet disposé de ma foi?

Rassurons-nous; ce n'est heureusement pour moi
 Qu'une de ces erreurs où le sommeil nous plonge.

Tâchons d'en effacer la triste impression...

Elle aperçoit les Diamans.

Seroit-ce une autre illusion?

Suis-je encore endormie? Ah ciel! Est-il possible?
 Est-ce à moi qu'on en veut? La frayeur me saisit.
 Tandis que je dormois, quelle main invisible
 A mis auprès de moi? . . . Mais lisons cet écrit.
 (Elle lit.)

Zémire -- *c'est ainsi qu'Assan prouve qu'il aime:*

Mon cœur ne se sent point flatter
 De ces preuves d'amour, qu'Assan fait éclater.
 Quand j'y pense, j'éprouve un sentiment con-
 traire.

Il croit que l'intérêt pourroit me maîtriser.
 Quoi! se peut-il qu'Assan soit assez téméraire...
 Je ne sçais point haïr; mais je sçais mépriser.

Elle aperçoit le Bouquet.

Ah, quel don plus flatteur se présente à ma vue?
 Mon ame, à cet aspect, est tendrement émue:
 Il vient d'une autre main... Ah, s'il venoit d'Azor?
 Et quel autre que lui m'offrirait ce trésor?
 De sa tendre amitié c'est un aimable gage.

Elle prend le bouquet & l'admire.

Rien n'est pour moi plus précieux.
 Qu'il m'est cher! Je l'accepte. Oui, j'en vais faire
 usage.
 Que je l'admire encore! Il enchante mes yeux.
 Il semble que ce soient autant de fleurs nouvelles
 Qu'auparavant je ne connoissois pas.
 Je ne leur avois point découvert tant d'appas:

Jamais je ne les vis si fraîches & si belles,
On n'en pouvoit pas mieux assortir les couleurs.

Elle le flaire.

On ne peut respirer de plus douces odeurs.

Elle l'essaye.

Que je vais être ornée, & peut-être embellie !

Elle l'attache.

Il fera beaucoup mieux . . . Non, rien n'est plus
parant.

Je n'aurai point été si belle de ma vie.

Le plaisir que je sens m'en est un sûr garant.

SCENE VII.

AZOR. ZEMIRE.

A Z O R

A part.

C'En est fait, mon secret n'est plus en ma puissance.

Tombons à ses genoux . . . Je perdrais mon bonheur.

Z E M I R E , *lui montrant le bouquet.*

Voyez votre bienfait & ma reconnoissance.

A Z O R.

Je vois qu'on ne peut pas lui faire plus d'honneur.

Z E M I R E.

Azor, il faudroit lire au fond de ma pensée :

L'expression ne peut en rendre la moitié.

A Z O R.

Il est vrai que jamais la plus tendre amitié
Ne fut mieux reconnüe & mieux récompensée.

Z E M I R E *avec dépit, à part.*

Quoi toujours l'amitié !

A Z O R.

Je sens à tous momens

Qu'elle augmente pour vous mes tendres senti-
mens.

Z E M I R E.

Lui dirai-je mon rêve ? Oui.

A Z O R *à part.*

Qui peut la distraire ?

Z E M I R E *à part.*

Sur mes doutes secrets il faut que je m'éclaire.

Que vais-je faire ? O ciel !

A Z O R.

Vous semblez soupirer ?

Z E M I R E.

Je soupire, il est vrai.

A Z O R.

Quel chagrin vous attriste ?

Aurois-je le malheur de vous en inspirer ?

Z E M I R E.

Vous ?

A Z O R.

Ah ! Permettez que j'insiste.

Z E M I R E.

Hélas !

A Z O R.

Disipez mon effroi.

Sur des momens d'abord si remplis d'allégresse ;
Et que j'ai crûs, pour vous, aussi chers que pour moi
Pourquoi répandez-vous la plus sombre tristesse ?

Z E M I R E *après avoir révé.*

Elle vient malgré moi d'un songe que j'ai fait.

A Z O R.

Un songe , dites-vous ?

Z E M I R E.

L'impression m'en reste ;

Il semble m'annoncer un avenir funeste ;

Et je cra ins qu'il n'ait son effet.

A Z O R.

Quoi ? vous donnez dans une erreur pareille ;

Une chimère , une vapeur ,

Qui ne durent qu'autant que la raison sommeille ,

Troublent votre repos ! un rêve vous fait peur ?

Ah , Zémire , est-il vrai ?

Z E M I R E.

Je l'avoüe à ma honte.

Mais il faut cependant que je vous le raconte.

Peut-être me calmeriez-vous.

A Z O R.

Voyons ; j'y ferai mon possible.

Z E M I R E.

Vous m'avez tant parlé d'un Génie insensible ;
Dont la punition est d'errer parmi nous . . .

A Z O R.

Je sçais que je vous ai raconté son histoire ,
Et que même vous l'avez plaint.

Z E M I R E.

Azor , vous ne pourrez me croire :
Mais, tel que vous l'avez dépeint ,
Sous la même figure , avec les mêmes charmes ,
Qui forcèrent la Fée à lui rendre les armes ,
Aujourd'hui ce Génie . . .

A Z O R.

Hé bien ?

Z E M I R E.

M'est apparu.

A Z O R.

Je vous suis ; . . . Il vous est apparu ?

Z E M I R E.

C'est lui-même.

A Z O R *transporté, à part.*

Ah ! faut-il lui cacher que c'est moi qu'elle a vû ?

Z E M I R E.

Je ne puis revenir de ma surprise extrême .
Je l'ai vû de mes yeux , & j'ignore comment
Je l'ai trouvé charmant . . . Mais c'étoit en dormant ;
Sa beauté m'a frappée ; il faut que je le dise.

P O U R A M O U R. 83

A Z O R.

Ne cherchez point, Zémire, à vous en excuser.

Z E M I R E.

Et mais pardonnez-moi ; je dois m'en accuser.

Je n'ai pas même été surprise

Qu'une Fée ait voulu lui plaire, & le charmer :

En effet, elle a pû s'en laisser enflammer.

A Z O R.

Il a dû vous trouver plus adorable qu'elle.

Z E M I R E.

Du moins, il me l'a dit.

A Z O R.

Je le crois aisément.

Z E M I R E.

Elle doit m'en punir, puisqu'elle est si cruelle.

A Z O R.

Je devine facilement

Qu'il vous aura rendu l'hommage le plus tendre :

Z E M I R E.

Le plus tendre, il est vrai.

A Z O R. *à part.*

Que ne m'est-il permis ? ...

haut.

Sans doute il vous aura promis

De vous aimer toujours ?

Z E M I R E.

Il me l'a fait entendre.

A M O U R

A Z O R.

Et vous , Zémire ?

Z E M I R E.

Et moi ?

A Z O R.

Qu'avez-vous répondu ?

Votre cœur a-t'il pû demeurer inflexible ?

Z E M I R E.

Non. . . Mais ce n'est qu'un songe , au moins.

A Z O R.

Bien entendu.

Z E M I R E,

Le traître , malgré moi , l'a rendu trop sensible.

A Z O R.

Fort bien.

Z E M I R E.

Comment , vous l'approuvez ?

à part.

Est-ce ainsi que je l'intéresse ?

A Z O R.

Je vous en applaudis. De grace , poursuivez.

Z E M I R E *avec dépit.*

J'ai promis de répondre un jour à sa tendresse.

A Z O R.

Tant mieux.

Z E M I R E.

Vous n'êtes pas étonné , confondu ?

POUR AMOUR. 85

A Z O R.

Non : je ne vois rien là qui ne soit très-possible.
Ensuite !

Z E M I R E.

Je ne sçais ; mais un charme invincible
Sur lui, comme sur moi, s'est si fort répandu,
Qu'alors vers un autel j'ai suivi ce Génie ;
Il m'a dit qu'il falloit que je lui fusse unie.
Tous mes vœux se trouvant d'accord avec les siens,
J'ai reçu ses sermens ; il a reçu les miens.
Aussitôt le sommeil , le Génie , & le songe ,
Tout a fui. Quel plaisir n'ai-je pas eu de voir
Que ce n'étoit là qu'un mensonge !

A Z O R.

Peut-être.

Z E M I R E.

Comment donc ?

A Z O R.

Ce songe peut avoir
Un effet plus constant que vous ne pouvez croire.

Z E M I R E.

J'aurois à redouter qu'il ne devint réel ?

A Z O R.

Vous pouvez l'espérer.

Z E M I R E.

Que vous êtes cruel !
Au lieu de le chasser de ma triste mémoire ;

Vous augmentez l'effroi qu'il me laisse après lui.
 Mais pour quoi pensez-vous autrement aujourd'hui ?
 D'où vient que vous changez-à-présent de langage ?
 Ne m'avez-vous pas dit qu'un songe est une erreur.
 Qu'en bien, ainsi qu'en mal, il n'est d'aucun préfage ;
 Qu'il ne doit inspirer ni crainte, ni terreur ;
 Conciliez-vous donc. Que faut-il que je croye ?
 D'un Génie inconnu je deviendrois la proie !
 Je l'aimerois par force, ou par enchantement !
 Non ; Je n'aurai jamais un destin si contraire :
 C'est en vain qu'il viendrait réclamer mes sermens.

A Z O R.

Eh quoi ? N'a-t'il pas eu le bonheur de vous plaire ?

Z E M I R E.

Ai-je agi librement en cette occasion ?
 Je n'ai point eu de part à cette illusion.

A Z O R.

Ne répondez de rien.

Z E M I R E.

Je crois en être sûre.

A Z O R.

Non, vous ne l'êtes pas ; c'est moi qui vous l'affure.
 Vous pourriez vous dédire avant la fin du jour.

Z E M I R E.

Et moi, je jure, je proteste
 Que jamais ce Génie avec tout son amour

AZOR.

Ah ! Zémire , arrêtez. N'achevez pas le reste.
 Tout ce qui vous est cher , vous presse par ses
 vœux....

ZÉMIRE.

Azor , c'en est assez ; j'aurois tort , je le vois.
 A vos sages avis , Zémire doit se rendre.
 Il faut nous épargner des débats superflus.
 Quelque soit l'avenir , Azor , je vais l'attendre.
 Ce sera loin de vous. . . . Ne nous recontrons plus ;
 Evitons-nous tous deux ; moi , par obéissance ;
 Et vous , Azor , par complaisance.
*Elle détache son bouquet & le lui rend, en le jettant
 avec dépit.*
 Au surplus , reprenez ce que je tiens de vous :
 Affan en seroit trop jaloux.

SCENE VIII.

AZOR *seul.*

QUE son dépit la rend touchante !
 Non, jamais il ne fut un objet plus charmant.
 Ah dieux , que la beauté s'embellit en aimant !
 Que son courroux est cher à mon cœur ! Qu'il
 m'enchanté !

Mais ce n'est pas assez , s'il ne peut l'engager
A prononcer l'aveu de sa tendresse extrême.
Ne dira-t'elle point que c'est Azor qu'elle aime ?
Fée injuste , à jamais voulez-vous vous venger :

Fin du second Acte.



ACTE

A C T E III.
SCENE PREMIERE.**ZEMIRE NADINE.****ZEMIRE.**

NE me reproches plus ma tristesse profonde.

NADINE.

J'ai crû que votre cœur devoit être content ;

Zaleg , que je quitte à l'instant ,

M'a dit qu'Azor étoit le plus content du monde.

ZEMIRE.

Sa joye est un outrage ; & l'éclat qu'il en fait

Est d'une cruauté

NADINE.

Vous pleurez !

ZEMIRE.

Oui , je pleure.

De tout ce qu'il m'a fait entendre tout à l'heure ;

Il devoit être satisfait.

NADINE.

Maia le dépit qui vous anime ,

H

Est-il bien raisonnable ?

Z E M I R E.

Ah ! j'ose t'en prier,
Ne parlons plus d'Azor ; épargne la victime.

N A D I N E.

Allons , n'y pensons plus.

Z E M I R E.

Je le veux publier.
Ah ! falloit-il qu'il vint, exprès dans ces retraites,
M'apréter le sujet d'un si long repentir ?

Sçais-tu ce qu'il m'a dit , ce que j'ai dû sentir

Dans les réponses qu'il m'a faites ?

Il me cède sans peine à qui voudra m'aimer ;

Je lui suis devenue une charge importune ;

Il se lasse des soins qui sembloient le charmer ;

Il veut, dans d'autres mains, remettre ma fortune.

En termes assez clairs il vient de m'annoncer

Qu'à l'espoir d'être à lui, mon cœur doit renoncer.

N A D I N E.

C'est trop offenser votre gloire.

D'Azor & de ses soins on pourra se passer.

De votre souvenir il le faut effacer.

Z E M I R E.

Hé , peut-on disposer ainsi de sa mémoire ?

N A D I N E.

Pour des sujets moi-même importants ,

Je vois que, parmi nous, tous les soins on oublie

Sa plus chère compagne, & sa meilleure amie :
 Bien ou mal-à-propos, pour la plupart du temps,
 On se broaille avec Simon la quitta, on en change
 On la punie, & l'on se venge.
 Zémire, ce doit être, à plus forte raison,
 Tout de même en amour.

ZÉMIRE.

Quelle comparaison !

NADINE.

Vous pouvez, en changeant, vous venger à
 votre aise.

Affan

ZÉMIRE.

Hé, que veux-tu que j'en fasse ?

NADINE.

Un vengeur.

Affan n'a qu'à vous plaire . . . Est-ce un si grand
 malheur ?

ZÉMIRE.

Mais comment veux-tu qu'il me plaise ?

NADINE.

Sçais-je comme on inspire, & comme on prend du
 goût ?

Je crois que tout cela se fait à l'aventure.

On cède à son étoile, & l'on suit la nature.

Affan vous aime. Hé bien, le dépit mène à tout ;

H ij

Il tient lieu de raison dans un cœur qu'on outrage :

Z E M I R E.

Je veux prendre un guide plus sage.
L'oubli fera plus sûr , j'en ferai mon bonheur.

N A D I N E.

L'oubli me paroitroit plus sûr que tout le reste ;
Mais il traîne en longueur. La vengeance est plus
preste ,

Et d'ailleurs , fait bien plus d'honneur.

Z E M I R E.

Ainsi donc, contre Azor, Nadine se déclare !

Elle veut m'engager à le sacrifier ,
Au lieu de m'obliger à le justifier !

N A D I N E.

Ah, ah , l'amour rend donc l'esprit un peu bizarret

Z E M I R E.

Je vois que, sur ses maux, on a tort d'éclatter ,
Que dans le fonds de l'ame il faut qu'on les dévore.
Je consulte une amie , elle m'accable encore ;
Elle a la criauté de ne me point flatter.

N A D I N E.

J'admire jusqu'ou va votre injustice extrême.

Z E M I R E.

Laisse-moi , j'aurai soin de m'abuser moi-même.

S C E N E II.

Z E M I R E *seule.*

LE pourrai-je en effet ? Ah , trop funeste jour,
Où l'on m'a fait sçavoir ce que c'est que l'a-
mour !

J'étois bien moins à plaindre avant que d'être
instruite ;

Mon ignorance étoit paisiblement séduite.

Mon malheur , ce me semble , avoit moins de ri-
gueur.

Ah , qu'il m'est douloureux de connoître mon
cœur !

Pourquoi faut-il qu'Assan m'ait découvert la cau-
se ?

S C E N E III.

A S S A N , Z E M I R E.

A S S A N.

ZEmire , connoissez quel est votre pouvoir.
Je n'ai d'autre plaisir que celui de vous voir ;
En vous , est le seul bien que mon cœur se pro-
pose.

Je n'envisage plus d'autre félicité ;
 Que de brûler pour vous de la plus vive flamme ;
 Et d'exciter pour moi dans le fond de votre ame

Un peu de sensibilité :

J'y pourrais aspirer sans être téméraire.

Z E M I R E.

Mais quel droit avez-vous pour prétendre à me
 plaire ?

A S S A N.

Je puis vous procurer un sort digne de vous :
 C'est-là mon titre le plus doux.

à part.

Tâchons de l'ébloüir.

Z E M I R E , *à part.*

Cherchons à m'en défaire.

A S S A N.

Vous n'avez pas soumis un amant ordinaire.

Z E M I R E.

Je ne pourrai jamais en connoître le prix.

A S S A N.

Vous n'avez vu tantôt que de foibles prémices :
 Ces garants de l'amour dont mon cœur est épris ;
 Ont dû vous annoncer de plus grands sacrifices.

Z E M I R E.

Vous vous abaissez trop ; placez mieux votre
 choix.

Je ne mérite point cette grace importune.

POUR AMOUR. 95

Mon destin a fixé ma vie & ma fortune
Dans ce Hameau prochain , & dans l'ombre des
Bois.

A S S A N.

Ne faites point au sort cet injuste reproche.
C'est la beauté qui fait les rangs ;
Et je n'en connois point que l'amour ne rapproche.

Z É M I R E.

Ils me sont tous indifférens.

A S S A N.

Tant de beautez ne sont point faites
Pour languir tristement dans ces sombres retrai-
tes ;
C'est dans un plus grand jour qu'elles doivent
briller.

Adorable Zémire , apprenez ma puissance.

Z É M I R E.

Epargnez-vous le soin de me la détailler.
Je me sens attachée aux lieux de ma naissance.
Laissez-moi profiter des boîtes du hazard,
Qui m'a fait naître au fond de cette solitude.
Soit préjugé , soit habitude ,
Je l'aime. Je serois étrangère autre part.
Et qu'irois-je y chercher ? Ailleurs , rien ne m'ap-
pelle.

L'innocence rassemble ici les vrais plaisirs.
La nature avec soin remplit tous nos desirs :

Elle regne sur nous ; & nous regnons sur elle.

A S S A N.

Votre empire est par tout. Daignez suivre mes pas ,

Et devenez sensible au plaisir d'être aimée :

Au milieu d'une cour attentive & charmée ,

Un Trône vous attend.

Z E M I R E.

Je ne m'y plaindrois pas.

A S S A N.

Zémire , y pensez-vous ? Quel est donc ce langage ?

Z E M I R E.

Ah ! je n'ai pas besoin d'y penser davantage.

A S S A N.

Un Trône vous déplairoit ?

Z E M I R E.

Où.

A S S A N.

Quoi, je ne pourrois pas vous le rendre agréable ?

Z E M I R E.

Non.

A S S A N.

Ce refus est inouï.

Z E M I R E

Il n'en est pas moins véritable.

A S S A N.

Je vois ce qui vous rend si contraire à mes vœux.

ZEMIRE.

Z E M I R E .

Eh que croyez-vous voir qui ?

A S S A N .

L'erreur où vous êtes.

Il est un inconnu , qu'un destin malheureux
A relegué dans ces retraites.

Z E M I R E .

Est-ce Azor ?

A S S A N .

Oui. Peut-être espérez-vous qu'un
jour

Son amitié pourra le changer en amour.
S'il eut été sensible , il vous auroit aimée ;
Son âme , dès long-temps , se seroit enflammée.
Depuis qu'il vous connoît , il seroit votre amant
D'ailleurs , un tendre engagement
Est rarement le fruit d'une longue habitude.
Le foudre est , dans les airs , moins lente à s'allumer
Que l'amour , dans nos cœurs , n'est prompt à se
former :

Avec autant de promptitude

Il nous pose le coup qu'il nous a destiné ;
On ne l'évite point ; l'atteinte est imprévue.
Un regard , un coup d'œil , dès la première vue ,
Le font éclore ; aussitôt il est né.
On a beau le cacher , il devient si sensible ,
Que l'on ne tarde guère à le rendre visible :

On le déclare : heureux , si l'aveu qu'on en fait
Pouvoit toujours produire un bon effet :

Z E M I R E.

à part.

Il n'a jamais rien eu que de triste à m'apprendre :
haut.

Ne me trompez-vous pas ?

A S S A N.

Voudrois-je vous surprendre ?

Z E M I R E.

Mais pourtant vous m'aimez ?

A S S A N.

Beaucoup :

Z E M I R E.

Hé bien , quelle est votre espérance ?

A S S A N.

De vous rendre sensible à ma persévérance.

Z E M I R E.

L'Amour ne vient jamais , s'il ne vient tout d'un
coup :

Dés le premier abord j'aurois eu l'ame éprise :

Ainsi ; vous voyez bien , sans que je vous le dise ;

Que je n'aurai jamais aucun amour pour vous.

A S S A N.

Mais vous vous appliquez ce qui n'est que pour
nous.

C'est à nous , les premiers , à vous rendre les ar-
mes.

POUR AMOUR. 99

Nous devons commencer, d'abord, par vous aimer.

Il faut qu'au paravant, esclaves de vos charmes,

Nous cherchions à vous enflammer,

Pour arriver enfin à ce bonheur suprême.

Ainsi Zémire, en vous aimant,

Je pouvois me flatter que mon amour extrême

Obtiendrait un retour charmant.

Z E M I R E.

Ces distinctions-là ne vous avancent guère.

A S S A N.

Mais il s'agit d'Azor, Zémire, en bonne foi,

Ce rival est-il fait pour obtenir sur moi

La préférence la plus chère ?

Par où mérite-t-il un don si précieux ?

Ce n'est qu'un mortel ordinaire :

Je ne vois rien en lui qui doive tant vous plaire.

Z E M I R E.

Je ne sçaurois le voir qu'avec mes propres yeux.

A S S A N.

Tout diffère entre nous, nos rangs, nos biens, nos

âges,

Je crois avoir sur lui d'assez grands avantages.

Z E M I R E.

Ils peuvent être vrais ; mais je ne les sens pas.

A S S A N.

Mais, Zémire, songez qu'à vos divins appas

Son cœur ne s'est jamais offert en sacrifice ;

Il ne l'en croit pas digne ; il s'est rendu justice
 S'il eût été, pour vous, épris du moindre feu,
 Je vous l'ai déjà dit, je le répète encore,
 Croyez que, des long-temps, il en eût fait l'aveu.
 Il vous auroit cent fois juré qu'il vous adore.

Z E M I R E.

Il ne me l'a pas dit. Mais l'Amour, par hazard,
 N'a-t'il point quelqn'autte langage
 Où la bouche n'a point de part ?

A S S A N.

Celui des yeux est quelquefois d'usage :
 Mais c'est lorsqu'on ne peut se parler autrement.

Z E M I R E.

Et les soupirs ?

A S S A N.

Sont le passage

D'un tendre & malheureux Amant.

Mais, au sujet d'Azor, sans chercher davantage

A vérifier un soupçon

Qui blesse votre gloire autant que ma modestie ;

A l'objet de votre foiblesse,

Zémire, gardez-vous, en aucune façon,

D'en laisser échapper les moindres témoignages.

Z E M I R E.

Pourquoi ?

A S S A N.

D'un insensible ils seroient mal reçus.

Vous ne devez jamais prévenir vos hommages.

Ce feroit mandier l'oppoſé d'un refus.

Qu'un myſtère ſi déplorable

Ne ſe découvre point! Forcez-le de reſter

Dans l'ombre & le ſecret d'un cœur impénétrable

Et ne vous l'avoüez que pour le déteſter.

à part.

Que n'ai-je mieux ſuivi les conſeils que je donne?

Z É M I R E.

Je n'eſpère jamais aucune guérifon :

Mais vous perſuadez ma gloire & ma raiſon.

A vos ſages avis mon Amour ſ'abandonne :

Je jure, entre vos mains, qu'ils auront leur effet :

Hélas! quoi qu'il en coûte à ma tendreſſe extrême,

Azor ne ſçaura point que c'eſt lui ſeul que j'aime :

Oui, c'eſt Azor que j'aime.

A S S A N.

*Le Théâtre change, & repréſente un Boſquet
orné d'orangers, avec un berceau de fleurs,
au milieu duquel eſt la Statue de Zémire.*

Arrêtez. C'en eſt fait.

Les mots ſont prononcez, C'eſt moi qui ſuis punie.

Tu vois devant tes yeux cette Fée ennemie

Qui pourſuivoit un cœur qui n'eſt fait que pour
toi.

Azor n'eût pas été moins heureux avec moi.

Jettis de ſon bonheur; ma vengeance eſt finie.

S C E N E I V.

AZOR *en Génie, & habillé galamment.*

ZEMIRE.

ZEMIRE.

AZOR, quoi, c'étoit vous?...

A Z O R.

Où, je suis ce Génie ;

Heureux dans son exil, heureux dans son amour ;

Puisque vous le payez du plus tendre retour.

Il falloit cet aveu que vous venez de faire.

Z E M I R E.

Que n'ai-je sçu plutôt qu'il étoit nécessaire ?

A Z O R.

S'il me rend plus digne de vous ;

Zémire, ce sera son effet le plus doux.

S C E N E V.

AZOR, ZEMIRE, NADINE, ZALEG

*Troupe d'Habitans & d'Habitantes des
campagnes voisines.*

N A D I N E.

Peut-on sçavoir où vous en êtes ?
Vos explications sont-elles bien-tôt faites ?

ZEMIRE.

Azor m'aimoit ; il m'aime ; il me l'a dit.

NADINE.

Ne vous avois-je pas prédit

Qu'Azor brûloit pour vous d'une flâme secrète ?
Votre félicité rend la nôtre complete.

Hé bien , partons-nous pour les creux ?

ZEMIRE.

Ah ! demeurons plutôt dans ces aimables lieux ;

Où notre Amour a pris naissance.

Qu'ils vont, de plus en plus, être chers à mes yeux ?

AZOR.

Etabliffons ici notre heureufe puiffance.

Habitans, jouiffiez d'un fort délieieux.

NADINE.

Allons , regnons où l'on nous aime.

Qu'en dit Zaleg ?

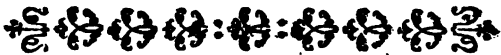
ZALEG.

Je pense assez de même.

Où peut-on être mieux, que dans l'heureux féjour

Où l'on trouve Amour pour Amour.

F I N.



DIVERTISSEMENT.

*Entrée d'Habitans & d'Habitantes des
Hameaux voisins, ornés de fleurs & de
guirlandes.*

LA PRINCIPALE HABITANTE.

Venez tous, venez tous
Faire éclater vos transports les plus doux.
On danse autour d'elle.

Air adressé à Zémire.

Pour éterniser notre hommage,
Nous vous consacrons ce bocage.
Regnez ; & qu'il serve à jamais
De Temple à vos attraits.
On danse.

Air chanté par Zémire.

La félicité même
Couronne mes desirs :
Regner sur ce qu'on aime,
C'est regner sur tous les plaisirs.
On danse.

DIVERTISSEMENT.

VAUDEVILLE.

Z E M I R E.

Le cœur dans cet heureux séjour,
Prend autant d'amour qu'il en donne.

La plus belle couronne
Ne vaut pas amour pour amour.



Aimer & trouver du retour,
Est sur quoi mon bonheur se fonde ;
De tous les biens du monde,
Je ne veux qu'amour pour amour.



Z A L E G.

J'ai fait l'épreuve, tour à tour,
D'aimer à la Cour, à la Ville ;
Il est trop difficile
D'y trouver amour pour amour.



Le temps d'aimer fuit sans retour,
Sachez en faire un bon usage :
Au-delà du bel âge,
Il n'est plus d'amour pour amour.



DIVERTISSEMENT.

Les biens & les rangs, tour à tour,
Engagent la main d'une belle :
Mais le cœur en appelle,
Il ne veut qu'amour pour amour.



On dit que les Amans de Cour
Sans aimer veulent qu'on les aime ;
Quel étrange système
De vouloir amour sans amour !



A tous les Echos d'alentour ;
Adonis même eut fait redire ;
Ah, que n'est-ce Zémire
Qui me rend amour pour amour.



Coquette & légère, à mon tour,
Je sçais me venger d'un volage :
Mais je change d'usage
Quand je trouve amour pour amour.



Le vieux Philemon, l'autre jour,
Me disoit qu'il voudroit me plaire ;
Hé ! qu'en pourroit-il faire,
S'il trouvoit amour pour amour ?

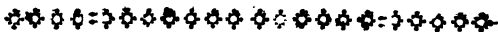


DIVERTISSEMENT.

Mon amant trouve , chaque jour ,
Mille Beutez qu'on me préfère ,
Mais je lui suis plus' chère ,
Il ne veut qu'amour pour amour.

Le Divertissement finit par une contre-danse.

F B N.



APPROBATION.

J'AY lû par ordre de Monseigneur le Chancelier une Comedie qui a pour titre, *Amour pour Amour, avec un Divertissement*, & je crois que le Public en verra l'impression avec plaisir. Ce 20 Mars 1742. CREBILLON.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & Navarre: A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlemens, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé NICOLAS-FRANÇOIS LE BRETON, Libraire à Paris; Nous ayant fait remontrer qu'il fouhaiteroit faire imprimer, & donner au Public L'ECOLE DES AMIS, & les OEUVRES DE POESIES ET DE THEATRE du Sieur DE LA CHAUSSE'E, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires; offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modèle sous le contrescel des Présentes. A CES CAUSES voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer lesdits Livres ci-dessus spécifiés, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera sur papier

& caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notredit contrescel, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de neuf années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes : Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi à tous Imprimeurs, Libraires, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus spécifiés, en tout, ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposé, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposé ; & de tous dépens, dommages & intérêts ; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Régistre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs ; & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725. & qu'ayant que de les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres, seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, es mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Dagueffeau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres ; & qu'il en sera ensuire

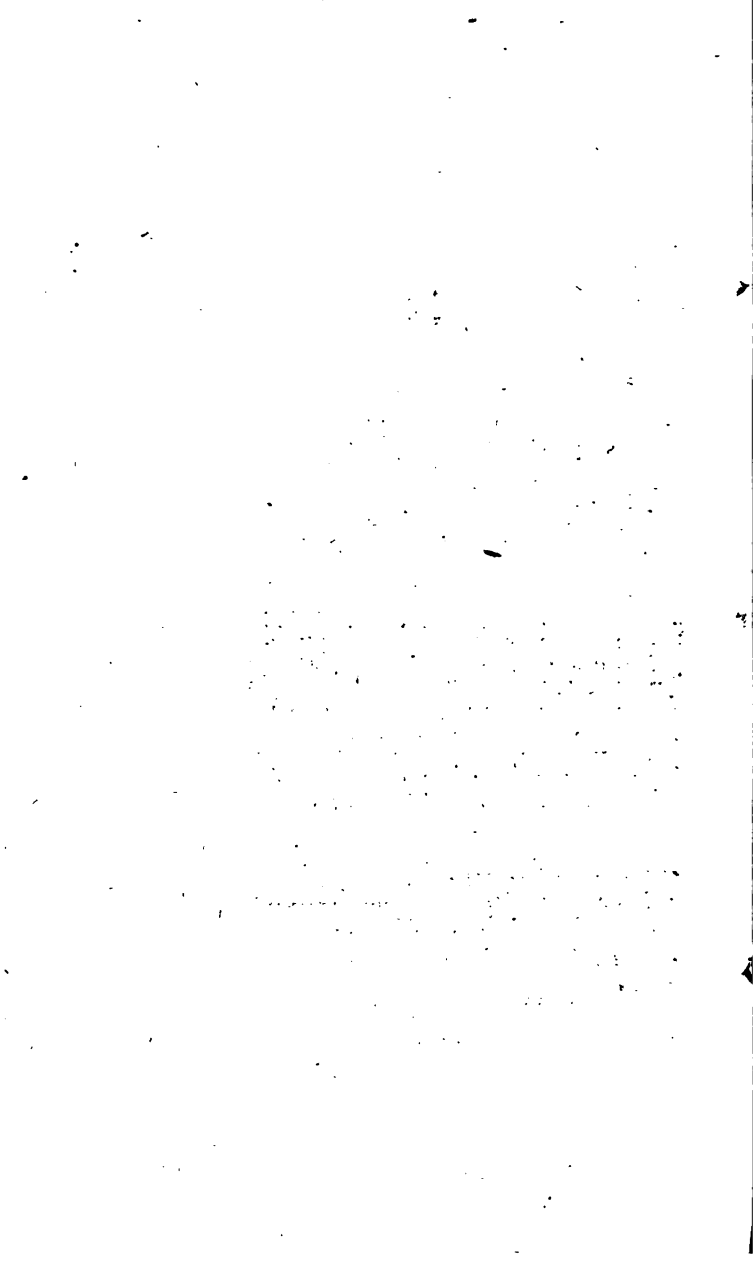
remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Dagueffeu, Chancelier de France, Commandeur de nos ordres; le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles, Vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secretaires, soit ajoutée comme à l'Original: Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le cinquième jour du mois d'Avril l'an de grace mil sept cens trente-sept. Et de notre Regne le vingt-deuxième. Par le Roy en son Conseil.

Signé, SAINSON.

Registré sur le Registre IX. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 436. Fol. 397. conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28 Fevrier 1723. A Paris, le 6 Avril 1737.

Signé, G. MARTIN, Syndic.



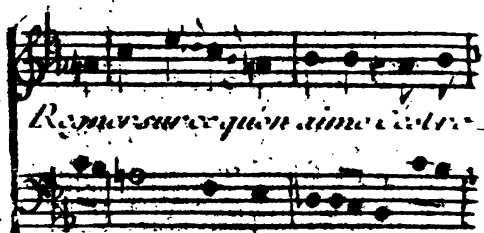


Air.

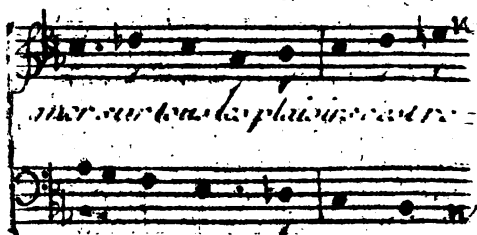
La félicité même Couronne

mes desirs La félicité même

Couronne mes desirs.



Repos sur ce que l'on aime & s'entre-



tenir sur tous les plaisirs & s'entre-



tenir sur tous les plaisirs.

Vaudeville

The first system of the musical score consists of three staves. The top staff is a treble clef with a key signature of one flat (B-flat) and a 3/4 time signature. The middle staff is an alto clef with a key signature of one flat and a 3/4 time signature. The bottom staff is a bass clef with a key signature of one flat and a 3/4 time signature. The lyrics "Te cour d'au est heur au est" are written in a cursive hand below the top staff.

The second system of the musical score consists of three staves. The top staff is a treble clef with a key signature of one flat and a 3/4 time signature. The middle staff is an alto clef with a key signature of one flat and a 3/4 time signature. The bottom staff is a bass clef with a key signature of one flat and a 3/4 time signature. The lyrics "pril autant d'au? qu'il en donc le" are written in a cursive hand below the top staff.

Vaudeville.

plus belle cœur n'en ne vaut pas a-

mour, ne vaut pas am! pour am!

fin

